fit appeler le père et la mère qui étaient du secret, et un jeune gentilhomme, peu doué des dons de la fortune, et qui se nommait Perdicon. Il mit plusieurs anneaux dans la main de celui-ci, et lui fit épouser Lise. Il leur donna ensuite, outre plusieurs bijoux de très grand prix, Ceffalu et Calatabelloté, deux terres d'un très grand revenu, en disant à Perdicon : nous te donnons cela pour le mariage de ta femme ; tu recevras à l'avenir d'autres preuves de notre bienveillance. Maintenant, dit-il à Lise, voulez-vous bien permettre que je recueille le fruit de votre amour, et, sans attendre de réponse, il lui donna un baiser sur le front.

Perdicon, Lise et ses parents, tout le monde fut content. On célébra les noces avec magnificence. Le roi, fidèle à sa promesse, fut toute sa vie le chevalier de la jeune mariée, et, dans tous les faits d'armes, il parut toujours avec les devises qu'elle lui envoyait.

C'est par de pareilles actions qu'on mérite l'attachement de ses sujets, qu'on donne l'exemple de la bienfaisance, et qu'on obtient une réputation glorieuse et immortelle ; mais c'est ce dont les grands seigneurs s'embarrassent peu aujourd'hui. Ils ne se distinguent des autres hommes que par la cruauté et la tyrannie.

NOUVELLE VIII. — LES DEUX AMIS.

Dès que madame Pampinée eut cessé de parler, et qu'on eut donné à la générosité de Pierre d'Aragon les éloges qu'elle méritait, madame Philomène, par ordre du roi, prit la parole. Mesdames, dit-elle, qui ignore que les actions grandes et belles sont au pouvoir des rois, et que leur caractère particulier doit être la générosité? Ainsi, celui d'entre eux qui fait le bien, quoiqu'il ne fasse que ce qu'il peut et que ce qu'il doit, mérite des éloges, mais en mérite beaucoup moins que le particulier qui, avec moins de puissance et des obligations moins étroites, fait les mêmes actions. Puisque vous avez loué le roi Pierre, je ne doute pas que d'autres, d'une condition inférieure, n'aient part à votre admiration. Je vais donc vous conter une nouvelle où vous verrez deux citoyens, unis par la plus étroite amitié, se disputer de générosité.

Du temps d'Octave César, qui n'avait pas encore le nom d'Auguste, mais qui gouvernait l'empire romain sous le titre de triumvir, il y avait à Rome un gentilhomme nommé Publius-Quintus-Fulvius. Son fils, nommé Titus-Quintus-Fulvius, doué d'un bon esprit, et animé d'un goût vif pour les sciences, fut envoyé à Athènes pour y apprendre la philosophie. Son père le recommanda à un athénien, nommé Crémès, son ancien ami. Celui-ci le logea dans sa propre maison et le fit étudier, avec son fils, sous le philosophe Aristippe. Le jeune athénien se nommait Gisippus. L'analogie de l'âge et du caractère, l'application aux mêmes exercices, l'habitude de vivre sous le même toit, établirent entre ces deux jeunes étudiants l'amitié la plus tendre, qui ne finit qu'à leur mort. Ils n'avaient de bons moments que ceux qu'ils passaient ensemble ; et comme ils étaient doués tous deux d'un esprit pénétrant et actif, ils s'élevèrent bientôt l'un et l'autre aux sublimes hauteurs de la philosophie, et partageaient entre eux, sans jalousie, les louanges et l'admiration des personnes éclairées. Crémès, dont le cœur avait peine à les distinguer, voyait, avec la plus grande satisfaction, cette union si belle, et il y avait déjà trois ans qu'il en avait été témoin sans y apercevoir la plus légère altération, lorsque la mort vint terminer les jours de ce vieillard. Les deux jeunes hommes portèrent un deuil égal, et les amis de Crémès auraient eu peine à distinguer le véritable fils, et lequel des deux avait plus besoin de consolation.

Quelques mois après, les parents de Gisippus vinrent le voir ; là, d'accord avec Titus, ils lui conseillèrent de se marier, et lui proposèrent une jeune demoiselle, qui joignait à une grande naissance une plus grande beauté. Elle était citoyenne d'Athènes, se nommait Sophronie, et n'avait guère plus de quinze ans. Le jour des noces approchant, Gisippus pria son ami de l'accompagner chez sa future épouse qu'il n'avait point encore vue. Arrivés dans sa maison, elle les accueille gracieusement et se place au milieu d'eux. Le romain, qui était bien aise de connaître la beauté de celle que son ami devait épouser, la considéra avec la plus grande attention. Ce dangereux examen eut l'effet qu'il était aisé de prévoir. Titus devint, dans un moment, le plus amoureux de tous les hommes : chaque trait de la belle Sophronie avait fait sur son cœur la plus profonde impression.

Les deux amis, de retour chez eux, Titus se retira dans son appartement ; là, livré à ses réflexions, l'image de sa maîtresse se présente sans cesse à ses yeux, il ose s'en occuper, il ose la considérer de nouveau, détailler tous ses charmes, et attise par là le feu qui le dévore intérieurement. S'apercevant enfin du progrès de sa passion: ô malheureux Titus, s'écria-t-il, en poussant des soupirs brûlants, où adresses-tu tes pensées, où oses-tu placer tes amours et tes espérances. Les bienfaits, les honneurs que tu as reçus de Crémès et de sa famille, l'amitié qui règne entre son fils et toi, tout ne te fait-il pas une loi de respecter celle qu'il s'est promis d'épouser ? Songes-tu bien quelle est celle que tu veux aimer ? Où t'entraînent les aveugles transports d'un amour inconsidéré et les illusions d'une fausse espérance ? Ouvre les yeux, reconnais-toi. Rappelle la raison qui t'a abandonné, mets un frein à l'intempérance d'une imagination déréglée, donne un autre but à tes désirs et un autre objet à tes pensées. Tandis qu'il en est temps encore, combats, résiste et dompte-toi toi-même. Ce que tu veux n'est ni raisonnable ni honnête; et quand tu serais aussi sûr que tu l'es peu de réussir dans tes projets, l'honneur, l'amitié, le devoir te feraient une loi d'y renoncer. Que feras-tu donc, Titus? tu écouteras la raison et tu fuiras un amour qu'elle désapprouve. Mais bientôt Sophronie lui apparaît plus belle et plus touchante ; cette image fait évanouir ses résolutions et lui fait condamner ses premiers discours. Hélas! dit-il, quels faux préjugés m'égarent! ne sais-je pas que les lois de l'amour, supérieures à toutes les autres, les détruisent toutes, sans égard pour l'amitié ni pour la divinité même? Combien de fois n'a-t-on pas vu un père amoureux de sa fille, un frère de sa sœur et une marâtre rechercher son beau-fils? tout cela est sans doute plus criminel, plus monstrueux que de voir un ami amoureux de la femme de son ami. Mille exemples doivent me rassurer. D'ailleurs je suis jeune, et la jeunesse est sous l'empire immédiat de l'amour. Il est donc tout naturel que ce qui plaît à l'amour me plaise aussi. Les actions réfléchies et sensées appartiennent à la maturité de l'âge : dans l'effervescence du mien, je ne puis avoir d'autres volontés que celle de l'amour ; les attraits de Sophronie méritent les hommages de l'univers: qui pourrait donc me blâmer de n'avoir pas été seul insen-

sible ! Je ne l'aime point précisément parce qu'elle doit être l'épouse de mon ami ; fût-elle la femme de tout autre, je l'aimerais de même. Dans ceci, c'est moins ma faute que celle de la fortune qui l'a adressée à Gisippus plutôt qu'à tout autre ; et puisqu'il est inévitable que ses charmes soient adorés, son mari doit être plus content que ce soit par moi que par un inconnu.

Ces réflexions, qui lui paraissaient on ne peut pas plus justes, lui font pitié le moment d'après. Il en rougit, il les quitte, il y revient, il passe le jour et la nuit dans ce flux et reflux d'opinions, de desseins qui se croisent, se combattent et se détruisent tour à tour. Au bout de quelques jours, il perd et l'appétit et le sommeil, et son corps, accablé par les violentes agitations de son âme, succombe enfin.

Gisippus, qui avait remarqué la noire mélancolie dont son ami était dévoré, le voyant malade, était dans les plus grandes inquiétudes. Il ne quittait point son lit, il s'efforçait de le soulager, et lui demanda souvent, avec les plus vives instances, la cause et l'origine de sa maladie. Titus le paya longtemps par des confidences dont la fausseté n'échappa pas à sa pénétration ; mais enfin, vaincu par ses instances réitérées : Gisippus, lui dit-il, les larmes aux yeux, si telle eût été la volonté des dieux que je mourusse, j'aurais vu avec plaisir le terme de ma carrière. Car, ayant eu l'occasion d'éprouver ma constance et ma vertu, l'une et l'autre, je rougis de le dire, ont été vaincues. Mais j'attends la mort comme le juste châtiment de ma lâcheté. Je vais te montrer combien je suis vil et indigne de ton amitié ; ce n'est qu'à toi, à toi seul, que je puis faire une pareille confidence. Il lui raconta alors son aventure, lui indiqua la naissance, lui développa les progrès de son amour, lui fit part des combats qu'il avait essuyés, et lui avoua, en rougissant, de quel côté était restée la victoire. Il ajouta à ces aveux humiliants et pénibles que, sentant combien sa passion était déraisonnable et indigne d'un honnête homme, il avait résolu, pour s'en punir, de se laisser mourir, chose dont il espérait bientôt venir à bout.

A ce discours, à ces larmes, Gisippus, étonné, resta quelque temps sans répondre. Quoique son amour ne fût pas bien vif, il l'était assez pour combattre un moment sa générosité ; mais elle reprit bientôt l'ascendant qu'elle avait

perdu, et lui fit conclure que la vie de son ami lui était plus chère que la possession de Sophronie. Dans cette idée, et les larmes de Titus sollicitant les siennes : Titus, lui répondit-il en pleurant, si les reproches pouvaient avoir lieu dans une circonstance où tu as si besoin de consolation, je me plaindrais à toi de toi-même d'avoir pu cacher si longtemps à ton ami l'ardente passion dont tu es consumé. Tes doutes sur son honnêteté t'ont peut-être engagé à en faire un mystère ; mais sache que rien de ce qui se passe dans notre cœur ne doit être caché à l'amitié : elle doit y lire nos sentiments pour les approuver s'ils sont honnêtes, et les blâmer avec courage s'ils ne le sont pas. Mais laissons tout cela et venons à ce qui t'intéresse, et surtout dans ce moment-ci. Si tu aimes Sophronie, je n'en suis point surpris ; je le serais si tu ne l'aimais pas. Sa grande beauté a dû faire d'autant plus d'impression sur ton cœur que sa noble sensibilité saisit avidement tout ce qui porte, comme elle, un caractère d'excellence et de rareté. L'amour que tu as pour elle est donc raisonnable ; mais tu ne l'es pas de te plaindre de la fortune qui me la donne pour femme, pensant, quoique tu ne me l'avoues pas, que, si elle était à quelque autre, tu pourrais l'aimer avec moins de scrupule et plus de sécurité. Mais conviens, si tu as conservé ton ancienne sagesse, que, pour ton bonheur et tes intérêts, elle ne pouvait tomber en de meilleures mains que les miennes. Car tout autre sans doute, dans la position où je me trouve, eût préféré sa satisfaction à la tienne. Tu dois espérer toute autre chose de moi, si tu me crois autant ton ami que je le suis en effet. Depuis que l'amitié nous unit, il ne me souvient pas d'avoir eu rien que je n'aie partagé avec toi, et dont tu n'aies été aussi maître que moi-même. Je ne ferais point d'exception dans le cas présent, quand les affaires seraient plus avancées qu'elles ne le sont ; mais elles ne le sont pas assez pour que ce qui m'était destiné ne puisse devenir, sans blesser l'honnêteté ni la bienséance, ton légitime partage. Crois qu'il en sera ainsi ; et si je refusais, dans cette occasion, de subordonner ma volonté à la tienne, que pourrais-je penser moi-même de l'amitié que je t'ai vouée ? Il est vrai que je suis déjà fiancé avec Sophronie, que j'attendais le jour de mon mariage avec l'impatience de l'amour ; mais, puisque cette passion a dans ton cœur plus d'énergie que

dans le mien, parce que tu sais mieux connaître le mérite de celle qui en est l'objet, je te promets qu'elle entrera chez moi, non comme mon épouse, mais comme la tienne. Chasse donc ton noir chagrin, bannis ces idées noires qui te travaillaient, cette mélancolie qui te minait sourdement; reprends ta santé, tes forces et ton enjouement, et attends dans la joie et la tranquillité la récompense que je ne saurais refuser sans lâcheté à la plus généreuse amitié qui fut jamais.

A ce discours de son ami, Titus sentit redoubler sa honte, dont la douce espérance de posséder ce qu'il aimait ne pouvait diminuer le sentiment. La raison lui faisait voir que, plus la générosité de Gisippus était grande, moins il devait souffrir qu'il l'exerçât. Combattu, attendri, ses larmes, ses sanglots permirent à peine un passage à cette réponse : Ami, ce que tu fais m'indique assez ce que je dois faire moi-même. A Dieu ne plaise que je reçoive pour épouse celle que Dieu t'a donnée pour telle, parce qu'il t'en a cru le plus digne. S'il eût voulu que cette femme m'appartînt, il ne te l'aurait pas destinée. Jouis avec plaisir du choix qu'il a fait de toi, remplis les volontés de son conseil secret, et laisse-moi me consumer dans les larmes qu'il m'a réservées ; le temps m'aidera à vaincre ma douleur, et tes désirs seront remplis, ou je succomberai à son excès, et mes peines seront terminées. Titus, reprit Gisippus, si notre amitié peut me permettre de te forcer à me complaire en quelque chose et t'engager à m'obéir, c'est dans cette occasion que je veux déployer son autorité ; je te le répète, Sophronie sera ton épouse. Je sais assez quelle est la force et la puissance de l'amour; je sais que plus d'une fois il a conduit les amants à une fin malheureuse, et je te vois si affaibli que je ne crois pas possible que tu résistes à la douleur : tu serais vaincu, tu tomberais sous le fardeau qui t'accable ; et crois-tu que ton ami puisse te survivre? Ainsi, quand je ne considérerais que mes intérêts, que je ne consulterais que le désir de ma propre conservation, il faudrait que tu épousasses Sophronie. Tu l'aimes trop pour pouvoir aimer ailleurs; aucune autre femme ne te sera jamais aussi chère, ne te paraîtra aussi aimable : pour moi, je me sens assez de résolution pour m'en détacher et porter mes affections d'un autre côté ; je travaillerai par là à notre satisfaction commune. Je serais moins généreux si les

femmes étaient aussi rares que les amis ; mais, comme il m'est plus aisé de trouver une autre femme que de rencontrer jamais un ami tel que toi, je ne balance point entre ces deux sacrifices. C'est pourquoi, si mes prières ont sur toi quelque pouvoir, je te supplie de dissiper le noir chagrin qui te ronge, de vivre dans la plus douce tranquillité, et d'attendre de l'amitié le prix de l'amour.

Quoique Titus eût encore quelque honte d'accepter Sophronie, et qu'il voulût persister dans son refus, cependant, séduit par le discours de Gisippus, et surtout par sa passion: Ami, répondit-il, d'un ton qui annonçait le trouble de son âme, si je fais ce que tu veux et ce dont tu me pries, je ne sais si je céderai plus à mon penchant qu'à tes désirs; mais, puisque ta générosité est si grande qu'elle ne veut point écouter mes justes refus, j'accepte tous les dons que tu me veux faire. Sois sûr que je n'oublierai jamais que je te suis redevable, non seulement de la personne que j'aime le plus, mais de ma propre vie. Le plus ardent de mes souhaits est que les dieux me mettent quelque jour à portée de te prouver toute l'étendue de ma reconnaissance !

Il ne fut donc plus question que de chercher les moyens de faire réussir la chose. Pour venir à bout de notre dessein, répliqua Gisippus, voici, ce me semble, la route que nous devons tenir. Tu sais que Sophronie ne m'a été accordée qu'après beaucoup de négociations entre mes parents et les siens. Si j'allais dire à présent que je ne la veux point, quel scandale un pareil refus ne causerait-il pas ! je mettrais la division dans l'une et l'autre famille. Cependant cela ne m'inquiéterait guère, si par là je pouvais te rendre maître de l'objet de tes désirs. Mais ce moyen est fort douteux, et il pourrait fort bien arriver que tu ne profitasses pas de mon sacrifice et que ses parents ne la mariassent à un autre. Ainsi il me paraît à propos, sauf ton meilleur avis, de continuer et d'achever ce que j'ai commencé. J'amènerai Sophronie dans ma maison, je ferai les noces ; le soir, dans le plus grand secret, tu iras coucher avec elle, comme avec ta femme. Ensuite, lorsque les circonstances le permettront, nous rendrons l'aventure publique. Qu'on agrée ou qu'on n'agrée pas ce mariage clandestin, il sera fait, et il ne sera au pouvoir de personne d'en briser les nœuds. Titus goûta fort cet expédient, et il ne fût pas plutôt rétabli que son

ami reçut Sophronie dans sa maison. Les noces furent magnifiques. La nuit venue, les dames mirent la nouvelle épouse dans le lit de son mari et chacun se retira. L'appartement de Titus joignait celui de Gisippus, et l'on pouvait passer de l'un dans l'autre. Gisippus ayant éteint les lumières, passa dans l'appartement de son ami, et lui dit d'aller se coucher avec sa femme. Titus, honteux et un peu humilié d'une générosité si grande et si soutenue, fit des difficultés pour y aller; mais son ami, toujours franc, et dont les sentiments étaient à toute épreuve, fit si bien qu'il l'y détermina. Titus ne fut pas plutôt avec elle qu'il se mit à la caresser, et lui demanda tout bas, en lui serrant la main, si elle voulait être sa femme. Sophronie, qui le prenait pour Gisippus, répondit par un *oui* plein de douceur. Je brûle aussi d'être votre époux, reprit Titus, et, en disant cela, il lui mit au doigt un anneau de grand prix. Après cette cérémonie, qu'il jugea nécessaire, il jouit des droits d'époux et goûta les plaisirs d'un amant heureux.

Sur ces entrefaites, Titus ayant perdu son père, il reçut des lettres où on lui mandait de revenir promptement à Rome pour mettre ordre à sa succession. Comme ces lettres étaient pressantes, il résolut de partir sans délai avec Sophronie, ce qui ne pouvait s'exécuter qu'elle ne fut instruite de ce qui s'était passé à son sujet. Gisippus se chargea de ce soin et lui déclara l'état des choses. La belle n'en pouvait rien croire. Mais Titus, pour lui certifier la vérité de son union avec elle, lui rappela plusieurs particularités secrètes que son mari seul pouvait connaître, ce qui l'étonna beaucoup. Après avoir exhalé sa douleur en plaintes et en reproches sur le tour qui lui avait été joué, elle alla trouver ses parents, à qui elle conta son aventure. Ils furent fort scandalisés et eurent beaucoup de déplaisir de cette tromperie. La famille même de Gisippus fut très mécontente de sa conduite; mais les premiers, comme les plus intéressés, firent grand bruit, et disaient hautement que Gisippus méritait une punition exemplaire. Celui-ci faisait tête à l'orage en soutenant que sa conduite n'avait rien de blâmable; qu'on devait, au contraire, lui savoir gré d'avoir donné à Sophronie un mari qui l'aimait passionnément, et beaucoup plus digne que lui d'être uni à son sort.

Titus, témoin de tous ces débats dont il était l'unique

cause, en avait un chagrin extrême et ne cessait d'en témoigner ses regrets à son ami. Mais enfin, connaissant l'esprit des athéniens, et sachant qu'ils étaient d'humeur à faire grand bruit lorsqu'ils trouvaient peu de gens en état de leur répondre, et au contraire, à céder aussitôt qu'on leur opposait du courage et de la vigueur, il prit la résolution de mettre fin à leurs propos par une action qui annonçait un cœur romain et l'esprit athénien. Il assembla, dans cette intention, dans un temple, les parents de Sophronie et de Gisippus, et, accompagné de son ami seulement, il leur parla ainsi: « Plusieurs philosophes croient que toutes les actions des hommes ne sont qu'une suite nécessaire des décrets éternels de la divinité, et que tout ce qui se fait a été ordonné par elle. D'autres bornent cette nécessité aux choses passées; quelques-uns soutiennent qu'elle s'étend également sur le passé, le présent et l'avenir. Ces opinions réunies ou divisées font voir, à quiconque veut y faire attention, que c'est disputer de sagesse avec la Divinité même que de condamner ce qui est fait et qui ne peut se détruire. Si les dieux sont infaillibles, comme nous devons le croire, quelle folie, quelle grossière présomption, et quelle punition ne mérite-t-on pas de trouver à redire à ce qu'ils font ou à ce qui s'est fait par leur ordre? Or, n'êtes-vous pas du nombre de ces téméraires, de ces présomptueux, vous, qui ne cessez de blâmer mon mariage avec Sophronie que vous avez cru marier avec Gisippus? Vous qui ne voulez pas réfléchir qu'il était ordonné de toute éternité qu'elle serait ma femme et non celle de mon ami? Mais, sans chercher à m'appuyer des décrets de la Providence, dure à quelques-uns et impénétrable à tous, supposons que les dieux ne se mêlent point de nos actions, et bornons-nous aux raisons purement humaines. Pour cet effet, je serai obligé de faire deux choses bien opposées à mon caractère, l'une, de me louer un peu, l'autre, de censurer autrui; mais, comme dans l'un et l'autre cas je n'ai besoin que de la vérité, ne craignez pas que je la déguise dans la moindre chose. Je commence par vous dire que rien n'est moins raisonnable et n'annonce plus l'aveuglement de la fureur que vos plaintes, vos déclamations, vos sarcasmes contre Gisippus, sous prétexte qu'il m'a donné pour femme celle que vous lui aviez destinée. Et, véritablement, loin de voir dans cette action quelque chose de blâ-

mable, je n'y trouve rien qui ne me paraisse digne d'éloge : 1° Parce qu'il a fait le devoir d'un ami ; 2° parce qu'il a agi plus sagement que vous n'auriez fait. Je ne veux pas vous développer ici les saintes lois de l'amitié ; je me contenterai d'observer que ses liens sont, à bien des égards, plus forts et plus étroits que ceux de la parenté. En effet, c'est la fortune qui nous donne nos parents, c'est notre propre choix qui nous donne nos amis. Si Gisippus a préféré la conservation de ma vie à celle de votre bienveillance, faut-il donc s'en étonner? Mais je viens à la seconde partie de ma division, où je veux vous montrer qu'il a été plus sage que vous ; car il me semble que vous n'avez pas une meilleure idée des lois de l'amitié que des décrets de la providence des dieux.

« Votre dessein était de donner Sophronie à un jeune philosophe : Gisippus l'a donnée aussi à un jeune philosophe ; vous à un athénien, lui à un romain; vous à un noble et honnête homme, lui à un homme d'une naissance plus illustre et d'une probité aussi exacte ; vous à un riche, lui à un plus riche ; vous à un homme qui l'aimait peu et qui la connaissait à peine, lui à un homme qui l'adorait et qui mettait dans sa possession tout le bonheur de sa vie. Mais, afin qu'on ne puisse me rien contester de ce que j'avance, examinons tout par parties. Pour prouver que je suis jeune et philosophe, mon visage et mes études suffisent. Gisippus et moi sommes du même âge, et avons suivi ensemble, d'une ardeur égale, les mêmes études. Il est aussi incontestable qu'il est athénien, et que moi je suis romain. Mais, si l'on dispute sur la gloire des deux nations, je dirai que Rome est libre, Athènes tributaire; que Rome commande au monde, et qu'Athènes obéit à Rome; que Rome se distingue par ses forces, son gouvernement et les lettres, et qu'Athènes n'est illustre que par ce dernier avantage. Quoique je fasse ici peu de figure, et que vous ne voyiez en moi qu'un simple étudiant, sachez pourtant que je ne suis pas né dans la fange du peuple. Mes maisons, les places publiques, sont ornées de statues de mes ancêtres; et, si vous lisez dans nos annales, vous verrez que les Quintus ont souvent reçu les honneurs du triomphe, et que leurs descendants jusqu'à moi, loin de diminuer la gloire de notre nom, n'ont fait qu'y ajouter un nouveau lustre. Je me vanterais de mes richesses, si je ne me souvenais que la noble pauvreté était autrefois

le partage des héros romains; mais si l'ignorance aveugle de la multitude me faisait un reproche de me taire sur cet article, je lui répondrais que j'ai des trésors nombreux, non parce que je les ai enviés et recherchés, mais parce que la fortune me les a donnés. Je sens qu'il vous eût été agréable que, Gisippus étant votre concitoyen, fût votre allié. Mais vous serai-je moins utile à Rome qu'il eût pu vous l'être à Athènes? Vous aurez en moi, dans la capitale du monde, un ami prompt et actif, un protecteur et un appui pour vos affaires publiques et particulières. Je conclus donc de tout cela qu'on ne peut, sans injustice ou sans aveuglement, disconvenir que Gisippus n'ait agi plus sagement que vous n'auriez fait : je conclus encore que Sophronie est bien mariée, puisqu'elle est la femme de Titus-Quintus-Fulvius, homme d'une noblesse ancienne, d'une fortune immense, citoyen de Rome et ami de Gisippus. Quiconque le trouve étrange, en murmure et s'en plaint, ignore absolument les convenances. Peut-être y en a-t-il qui trouvent à redire, non au fait mais à la forme; qui regardent comme peu décent que Sophronie soit devenue ma femme clandestinement, sans avis, sans conseil de parents. Est-ce donc une chose si rare et si étonnante? Je ne citerai pas pour exemple tant de femmes qui ont choisi leurs maris contre la volonté positive de leurs parents, tant d'autres qui ont pris la fuite avec leurs amants, ou qui ont forcé la volonté de ceux à qui elles étaient subordonnées par une grossesse prématurée; Sophronie n'est dans aucun de ces cas. Gisippus me l'a donnée avec tout l'ordre, toute la discrétion que la sévérité la plus scrupuleuse pouvait exiger. Quelques-uns m'objecteront peut-être qu'elle a été mariée par celui qui n'avait aucun droit sur elle à cet égard. Que cette objection a peu de valeur et qu'elle est pitoyable! N'est-ce donc que d'aujourd'hui que la fortune se sert de moyens détournés et peu naturels pour arriver à un but déterminé. Qu'importe d'ailleurs qu'un cordonnier ou un philosophe ait conduit une affaire qui me regarde, pourvu qu'elle ait été bien conduite? Je prendrai garde à l'avenir, si le cordonnier est indiscret, qu'il ne se mêle plus de mes affaires; mais je ne le remercierai pas moins de ses bons procédés. De même, si Gisippus a bien marié votre fille, c'est une folie à vous de vous plaindre de la façon dont il l'a fait. Si vous vous défiez de sa prudence,

veillez à ce qu'il ne s'entremette plus pour marier vos filles, mais remerciez-le pour celle qu'il a si bien mariée. Au reste, vous n'ignorez pas sans doute que je n'ai point cherché frauduleusement les moyens d'imprimer quelque flétrissure sur l'honneur et la noblesse de votre maison dans la personne de Sophronie. En effet, quoique mon mariage ait été couvert des ombres de la nuit et du mystère, je n'ai point usé de violence envers elle, je ne suis point venu en ravisseur criminel lui arracher sa virginité, en dédaignant votre alliance; je suis venu en homme épris de sa beauté et de sa vertu. Je savais fort bien que si j'eusse voulu observer les formalités ordinaires, je me serais exposé à vos refus; et, si vous voulez être sincère, vous conviendrez que vous ne m'auriez jamais accordé sa main, dans l'appréhension que je l'emmenasse à Rome avec moi, et que je n'éloignasse de votre vue un objet si cher et si tendrement aimé. Voilà le véritable motif de l'artifice que je me suis permis, et qu'il a fallu enfin vous découvrir: voilà pourquoi Gisippus a fait ce qu'il n'avait pas d'abord dessein de faire en me cédant, avec tant de générosité, un bien qui était à lui. D'ailleurs, quoique je l'aimasse avec toute l'ardeur imaginable, ce n'est cependant point en amant que j'ai obtenu ses faveurs, mais en véritable mari. Je l'étais en effet, lorsque je suis entré dans son lit. Je lui présentai l'anneau, je lui demandai si elle me voulait pour mari; elle me répondit que oui. Si elle a été trompée, est-ce ma faute ? Pourquoi ne s'avisa-t-elle pas de me demander qui j'étais ? Le grand crime de Gisippus, le grand crime de l'amant de Sophronie, est donc d'avoir fait en sorte que cette belle Sophronie devînt l'épouse de Titus-Quintus. Voilà pourquoi vous épiez, vous menacez, vous déchirez mon ami. Eh! que feriez-vous de plus s'il eût livré votre fille dans les mains d'un homme sans nom, d'un méchant ou d'un esclave ? Quels fers, quelles prisons, quels tourments pourraient alors suffire à votre vengeance? Mais abandonnons pour toujours cet odieux sujet.

« Un événement que je croyais encore éloigné vient de me frapper; mon père est mort : mes affaires m'appellent à Rome ; voulant y conduire Sophronie, j'ai cru devoir vous révéler des secrets que je vous aurais tenu cachés peut-être longtemps encore. Si vous êtes sages, ma confidence ne vous déplaira point. Il vous est aisé de voir que si j'avais

voulu vous tromper, vous faire outrage, je pouvais profiter de ma bonne aventure, en rire et prendre la fuite. Mais, à Dieu ne plaise qu'un si lâche dessein puisse jamais souiller le cœur d'un romain ! Sophronie est à moi par l'ordre des Dieux, par la générosité de mon ami, par la force des lois humaines, par l'innocent artifice que l'amour m'a inspiré ; et vous qui vous croyez apparemment plus sages que les Dieux ou les autres hommes, vous contestez un droit si légitime ! C'est m'offenser de deux manières également injustes et déraisonnables. D'abord, vous retenez chez vous Sophronie, sur laquelle vous n'avez aucun droit, et vous menacez Gisippus, auquel vous devez de la reconnaissance. Je ne veux pas m'étendre davantage pour vous démontrer l'inconséquence et le délire d'une telle conduite ; mais je vous conseillerai, en ami, d'étouffer votre haine et vos dédains, et de me rendre Sophronie, afin que je puisse vous quitter avec les sentiments d'un allié, et que je vous conserve toujours ceux d'un véritable ami. Si ce qui est fait ne vous plaît pas, et que vous osiez vous opposer aux suites naturelles de mon mariage, je vous déclare que je pars avec Gisippus, et, qu'une fois arrivé à Rome, je saurai prendre les moyens de ravoir mon épouse malgré vous, et vous connaîtrez alors, par expérience, combien est à craindre le juste ressentiment des romains ».

Titus ayant ainsi parlé se leva, le mécontentement peint sur le visage, prit Gisippus par la main, sortit brusquement du temple, faisant les gestes d'un homme qui menace. Ceux qui étaient demeurés là, touchés des raisons qu'il avait articulées, mais plus effrayés encore de ses dernières paroles, se trouvèrent disposés à recevoir son amitié, et conclurent unanimement qu'il valait mieux avoir Titus pour parent, puisque Gisippus n'avait pas voulu l'être, que de perdre l'alliance de l'un et de s'attirer l'inimitié de l'autre. Ils allèrent donc trouver Titus, lui dirent qu'ils étaient satisfaits de l'avoir pour parent ; que Sophronie demeurerait sa femme et Gisippus leur ami. Embrassades alors de part et d'autre, et Sophronie fut envoyée à son mari. Cette femme adroite, faisant de nécessité vertu, tourna du côté de Titus l'amour qu'elle avait eu pour Gisippus, et suivit son mari à Rome, où elle fut honorablement accueillie.

Gisippus, demeuré à Athènes, eut à soutenir plusieurs

disgrâces de la part de ses concitoyens. On profita de l'éloignement de Titus pour cabaler contre lui ; et l'on intrigua si bien qu'il fut condamné, avec toute sa famille, à un exil perpétuel. De riche qu'il était, il devint si pauvre que, se voyant réduit à la mendicité, il se traîna, comme il put, jusqu'à Rome, pour éprouver s'il restait encore quelques traces de son souvenir dans le cœur de Titus. Il apprit, en arrivant, qu'il vivait et qu'il jouissait de l'estime et de la bienveillance générale des romains. Il se plaça à la porte de sa maison et attendit l'instant où il sortirait, n'osant se faire annoncer, tant il rougissait de l'état pitoyable où la fortune l'avait réduit ; mais il n'oublia rien pour s'en faire remarquer, bien persuadé que son ami le reconnaissant, ne manquerait pas de le faire appeler. Titus sortit et passa sans lui rien dire. Gisippus, croyant qu'il l'avait aperçu et qu'il l'avait dédaigné, se retira outré de douleur et de ressentiment en pensant à tout ce qu'il avait fait pour lui. Il était déjà nuit que ce grec infortuné était encore à jeûn. N'ayant ni argent ni ressources, et souhaitant plus la mort que la vie, il sort de la ville, va dans un lieu affreux, solitaire, voit une caverne, s'y enfonce, se jette sur la terre et attend le sommeil, en arrosant de pleurs amères la pierre qui lui sert d'oreiller.

Le lendemain matin, deux voleurs arrivèrent à cette caverne pour y partager le butin de la nuit. Ils se prirent de querelle entre eux ; ils en vinrent aux mains, et le plus fort tua l'autre. Gisippus, témoin de cette aventure, crut avoir trouvé, sans se tuer lui-même, un moyen sûr pour arriver à la mort qu'il désirait. Il resta auprès du cadavre jusqu'à ce que la justice, instruite du fait, vînt le saisir et l'emmenât prisonnier. On l'interrogea ; il confessa le meurtre sans difficulté. Le préteur, qui se nommait Varron, ordonna qu'on le crucifiât selon l'usage de ce temps.

Par hasard, Titus, lorsqu'on allait le conduire au supplice, était au prétoire. Il considère le criminel. Quel est son étonnement lorsqu'il reconnaît son bon ami ? Son premier désir est de le sauver ; mais comment ? par quel moyen ? Il n'en connaît point d'autre que de s'accuser lui-même. Cette résolution prise : Varron, s'écrie-t-il, rappelez ce malheureux, ce n'est point lui qui est coupable, c'est moi, c'est moi qui ai commis le meurtre. Hélas ! j'ai assez offensé les

dieux par ce forfait, pour vouloir les offenser de nouveau, en laissant subir à l'innocent la peine que je mérite. Varron fut fort étonné, et surtout très fâché que toute l'assemblée entendît son aveu. Mais ne pouvant dissimuler avec honneur et enfreindre publiquement les lois, il fit relâcher Gisippus, et lui dit, en présence de Titus : Quelle folie d'avouer, sans raison, un crime que tu n'as pas commis, et dont l'imprudent aveu allait te coûter la vie ? Tu t'avouais l'auteur du meurtre, et cet homme déclare que c'est lui ! Gisippus leva les yeux, vit Titus. Il sentit alors que les soupçons qu'il avait formés sur sa reconnaissance étaient injustes, et qu'il ne s'avouait coupable que pour le sauver. Il dit au juge, les larmes aux yeux : Certainement nul autre que moi n'est l'auteur du meurtre que l'on poursuit ; la pitié de Titus est désormais inutile, il faut que je périsse. Titus, de son côté, criait : Préteur, vous voyez que cet homme est étranger ; vous savez qu'il a été trouvé sans armes auprès de la caverne ; il ne vous est pas difficile d'imaginer qu'il recherche la mort pour se sauver de la misère. Renvoyez-le et donnez-moi la punition que je mérite.

La nouveauté de la dispute, sur un sujet de cette nature, surprit beaucoup les spectateurs ; et Varron, plus étonné que personne des instances mutuelles de ces deux hommes pour s'excuser l'un l'autre, présuma qu'aucun d'eux n'était coupable. Comme il pensait au moyen de les délivrer, arrive un jeune homme, nommé Publius-Ambustus, qui passait pour un scélérat et un voleur de profession. C'était lui qui avait commis l'homicide dont les deux amis s'accusaient. Touché de compassion pour leur innocence : Préteur, s'écria-t-il, je puis vider la contestation qui est entre ces deux hommes. Il y a je ne sais quel dieu qui tourmente mon cœur et le porte à vous avouer mon crime. Nul d'eux n'est coupable ; c'est moi qui ai tué l'homme dont on a trouvé le cadavre ce matin. J'ai aperçu dans la caverne, lorsque je partageais nos vols communs avec mon compagnon, cet homme qui dormait d'un profond sommeil. Quand à Titus, il n'est pas besoin que je cherche à le disculper ; sa réputation parle assez pour lui. Jugez-moi donc, et envoyez-moi au supplice prescrit par les lois.

Octave, à qui le bruit de cette aventure extraordinaire était parvenu, les fit venir tous trois pour les interroger lui-

même et savoir ce qui les obligeait à demander la mort. Chacun lui ayant dit sa raison, il renvoya les deux innocents, et fit grâce au coupable à leur considération.

Titus emmena son ami Gisippus, et, après lui avoir reproché son peu de confiance en son amitié, le caressa et le conduisit dans sa maison. Sophronie le reçut avec amitié; elle prit grand soin de rétablir sa santé, et s'efforça de lui faire oublier ses malheurs. Titus partagea avec lui tous ses biens et lui fit épouser sa sœur nommée Fulvia. Il lui dit ensuite : Tu peux rester ici avec moi ou retourner à Athènes et y jouir de tout ce que je t'ai donné. Mais Gisippus, forcé d'un côté par la sentence de son bannissement, et entraîné d'ailleurs par son attachement pour Titus, préféra Rome à sa patrie. Les deux familles se réunirent et vécurent dans la plus grande intimité; il semblait que le temps, loin de la diminuer, augmentait leur mutuelle affection.

Quelle est donc l'excellence de l'amitié! combien elle mérite de respects et d'éloges! C'est elle qui fait naître, qui nourrit et entretient les plus beaux sentiments de générosité dont le cœur humain soit capable. Charitable, reconnaissante, ennemie de tous les vices et surtout de l'avarice, on la voit pleine d'un zèle actif et prompt, nous porter à faire pour les autres ce que nous voudrions qu'on fît pour nous-mêmes. Mais, hélas! combien ses brillants effets sont rares aujourd'hui! Les hommes, devenus égoïstes et personnels, ont exilé cette auguste divinité de la face de la terre. Quel autre sentiment cependant que l'amitié, quels autres intérêts que ceux qu'elle prescrit eussent excité, dans l'âme de Gisippus, la compassion qui lui fit accorder, aux larmes, aux soupirs de son ami, une maîtresse charmante et tendrement aimée? Quelles autres lois que celles de l'amitié eussent pu détourner Gisippus du lit où elle était renfermée, où peut-être même elle l'appelait. Quelle crainte eût pu lui faire perdre une si belle occasion de satisfaire ses désirs, dans un âge où l'on se croit tout permis, si ce n'eût été celle d'offenser son ami, de blesser la foi qu'il lui avait donnée? Quels biens, quelles grandeurs, quelles dignités offertes à Gisippus eussent pu le faire résoudre à perdre l'amour de ses parents et ceux de Sophronie, à braver les injures et les cris d'une multitude grossière? L'amitié

seule pouvait lui inspirer le courage dont il avait besoin.

D'un autre côté, quel autre sentiment que l'amitié eût pu déterminer Titus à rechercher la mort pour en délivrer son ami, surtout lorsqu'il le pouvait sans paraître ingrat, en feignant de ne pas le reconnaître ? Quel autre mouvement que celui de l'amitié eût pu lui inspirer assez de générosité pour partager ses biens avec Gisippus, que la fortune avait réduit à une extrême misère ? Quelle autre affection que cette sainte amitié eût pu le disposer à donner sa sœur en mariage à un homme dénué de tout ?

Pourquoi donc les hommes se montrent-ils si empressés à se procurer des parents, des frères, à grossir leur suite d'un grand nombre de domestiques, et qu'ils négligent de se procurer de véritables amis ? On est quelquefois délaissé par ses parents, abandonné par ses serviteurs ; qu'on retrouve un ami, lui seul répare cette perte en entier.

NOUVELLE IX. — SALADIN.

Madame Philomène avait cessé de parler, et on avait donné beaucoup d'éloges à la reconnaissance de Titus, lorsque le roi, réservant Dionéo pour le dernier, parla ainsi. Mesdames, rien n'est plus vrai sans doute que ce que vient de dire madame Philomène de l'amitié, et ce n'est pas sans raison qu'elle se plaint, à la fin de son discours, de la voir si peu en honneur parmi les hommes. Si nous étions ici pour censurer et corriger leurs fautes particulières, je m'étendrais sur ce qu'elle a avancé ; mais, puisque le but de notre réunion a un objet différent, je me contenterai de vous raconter une histoire fort longue, à la vérité, mais agréable, dans laquelle vous verrez que, si nos imperfections ne nous permettent pas d'atteindre à la sublimité de l'amitié, nous devons nous plaire du moins à rendre service, par l'espoir de la récompense qui doit suivre le bienfait.

Lorsque l'empereur Frédéric premier régnait, si l'on en croit le témoignage de plusieurs historiens, les chrétiens, pour recouvrer la Terre-Sainte, se disposaient à passer la mer. Saladin, prince rempli de vertus, et alors soudan de Babylone, informé de cette nouvelle, résolut de voir par

lui-même les préparatifs des seigneurs chrétiens, afin de pouvoir mieux leur résister. Ayant mis ordre à ses affaires d'Égypte, feignant d'aller en pèlerinage, il partit, sous des habits de marchand, déguisé, n'ayant d'autre suite que deux amis et trois domestiques. Après avoir parcouru plusieurs provinces chrétiennes, il s'avançait dans la Lombardie pour passer ensuite les Alpes. En allant de Milan à Pavie, il fut rencontré sur le soir par un gentilhomme, nommé Thorel d'Istrie, citoyen de Pavie, qui, suivi d'un grand train de domestiques, de chiens et d'oiseaux, allait passer quelques jours dans une maison qu'il avait sur les bords du Tessin. Ce gentilhomme le prit, lui et sa suite, pour des seigneurs étrangers qui voyageaient, et il désira leur faire politesse. Il en eut bientôt l'occasion. Un domestique de Saladin ayant demandé à un des siens combien il y avait encore de là à Pavie, et s'ils pourraient y arriver avant que les portes ne fussent fermées, messire Thorel prit la parole lui-même : Monsieur, dit-il à Saladin, vous ne pouvez y arriver à temps, quelque diligence que vous fassiez. — Enseignez-nous donc, s'il vous plaît, où nous pourrons trouver à loger ailleurs, car nous sommes des étrangers qui ne connaissons pas le pays. — Volontiers ; j'avais dans cet instant dessein d'envoyer un de mes gens vers Pavie pour quelque affaire ; il vous conduira dans un endroit où vous serez fort bien logés. Thorel s'approchant ensuite de celui de ses valets qu'il connaissait pour le plus intelligent, lui commanda de les conduire chez lui, pendant qu'il s'en irait par le chemin le plus court.

Dès qu'il fut arrivé, il fit préparer un bon souper, dresser les tables dans son jardin, et alla ensuite attendre les étrangers sur sa porte. Cependant le valet, causant avec la troupe qui lui avait été recommandée, l'égara dans différents chemins et la conduisit, sans qu'elle s'en aperçût, jusqu'à la maison de son maître. Dès que celui-ci les vit, il courut au-devant d'eux en leur disant : Messieurs, soyez les très bien venus. Saladin, qui avait de l'esprit et de la pénétration, découvrant dans l'instant toute la trame du chevalier : Monsieur, lui dit-il, s'il était possible de se plaindre de l'honnêteté et de la courtoisie de quelqu'un, nous aurions sujet de nous plaindre de vous, qui nous avez fait un peu allonger notre chemin pour nous donner plus agréablemnt l'hospi-

talité, politesse à laquelle nous sommes très sensibles, mais que nous n'avons pas méritée. Le chevalier, qui était sage et qui parlait bien, répondit : Seigneur, les politesses que je vous fais ne sont rien en comparaison de celles que vous méritez, si votre extérieur ne me trompe pas. Vous auriez été fort mal hébergés hors de Pavie ; ainsi, ne regrettez pas de vous être un peu détournés de votre chemin. Tandis qu'ils parlaient, tous les gens de messire Thorel arrivèrent pour rendre la réception plus magnifique. On fit monter les étrangers dans les appartements qui leurs étaient préparés. Ils y prirent, en attendant le souper, des rafraîchissements, et le chevalier les entretenait de propos agréables.

Saladin et ses deux amis savaient le latin. Ils entendaient parfaitement et étaient entendus de même. Leur hôte leur parut le plus gracieux, le plus aimable et le plus éloquent gentilhomme qu'ils eussent encore rencontré. De son côté, messire Thorel avait la plus grande opinion de ces étrangers ; tout ce qui le chagrinait était de ne pouvoir leur donner meilleure compagnie ni meilleur régal ; mais il se proposa de réparer tout le lendemain. Ainsi, après avoir instruit un de ses gens, il le dépêcha vers sa femme, qui était prudente et généreuse. Il conduisit ensuite ses hôtes dans le jardin, où il s'informa poliment de leur état. Nous sommes, répondit Saladin, des marchands de l'île de Chypre ; nous allons à Paris pour nos affaires. Plût à Dieu, s'écria messire Thorel, que ce pays-ci produisît des gentilshommes qui ressemblassent aux marchands de Chypre ! De propos en propos on arriva à l'heure du souper. Il les laissa se mettre à table comme il leur plut. Le repas, sans être magnifique, fut fort bon, et la délicatesse qui y régnait d'autant plus étonnante, qu'on n'avait pas eu beaucoup de temps pour songer aux apprêts. On ne resta pas longtemps à table. Messire Thorel, craignant que ses hôtes ne fussent fatigués, les conduisit à leurs lits et gagna bientôt le sien.

Le domestique envoyé à Pavie s'acquitta de la commission qui lui avait été donnée. La dame fit aussitôt avertir plusieurs des amis et des vassaux de messire Thorel. Elle prépara un grand festin, auquel furent invités les citoyens de la ville les plus distingués. Elle acheta toutes sortes d'étoffes de soie, d'or, des tapisseries, des fourrures, et fit tout arranger comme son mari le lui avait prescrit.

Les étrangers étant levés, messire Thorel monta à cheval avec eux, les conduisit à un gué voisin, et leur donna le plaisir de voir voler ses oiseaux de chasse. Mais Saladin, qui était bien aise de se rendre à Pavie, demanda s'il n'y aurait pas quelqu'un qui lui en enseignât la meilleure hôtellerie. Ce sera moi qui vous y conduirai, répondit le chevalier, parce que les affaires m'appellent à la ville. On partit, on arriva sur les neuf heures, et les voyageurs croyant être adressés à la meilleure auberge, entrèrent avec messire Thorel dans sa propre maison. Plus de cinquante personnes étaient venues pour les recevoir; elles allèrent toutes au-devant d'eux. Ce n'est pas là ce que nous vous avons demandé, dit Saladin à messire Thorel. Vous en fîtes beaucoup trop hier au soir; ainsi, vous pouvez nous laisser poursuivre notre route. Seigneur, répondit Thorel, je n'ai obligation qu'à la fortune de vous avoir possédé hier au soir; c'est elle qui fit que, égaré dans votre chemin, force vous fut de venir dans ma petite maison. Mais je vous aurai une obligation à vous-même, que tous ces gentilshommes partageront, si vous voulez bien nous faire l'honneur de dîner aujourd'hui avec nous. Saladin et ses compagnons, vaincus par tant d'avances, descendirent. Ils furent conduits par les gentilshommes dans des appartements richement préparés pour eux. Après les cérémonies de l'hospitalité, ils se rendirent dans le salon où tout était orné avec la plus grande magnificence. On donna ensuite à laver et l'on se mit à table. Elle fut servie avec tant de délicatesse, de goût et d'opulence, qu'il n'eut pas été possible de mieux traiter l'empereur s'il fût venu. Quoique Saladin et ses compagnons fussent de grands seigneurs, accoutumés au luxe, ils furent étonnés de cet appareil, attendu qu'ils savaient fort bien que leur hôte était un simple citoyen, et non pas un prince ou un grand seigneur. Après qu'on eut dîné et un peu conversé, les gentilshommes italiens allèrent se reposer, parce qu'il faisait extrêmement chaud, et messire Thorel resta seul avec ses hôtes. Il entra avec eux dans une chambre particulière. Afin de ne leur cacher rien de ce qu'il avait de plus cher et de plus précieux, il fit appeler son aimable et vertueuse épouse. Elle arriva, parée des plus riches habits, accompagnée de deux petits enfants, beaux comme des anges. Elle s'avança devant les étrangers et les salua gracieusement. Ceux-ci se

levèrent, la saluèrent respectueusement, la firent asseoir au milieu d'eux et caressèrent beaucoup les enfants. Après plusieurs propos agréables, elle leur demanda qui ils étaient et où ils allaient. Ils firent la même réponse qu'ils avaient faite à son mari. Je vois, leur répondit-elle alors en riant, que ce que j'ai eu dessein de faire peut s'exécuter. Je vous prie donc de vouloir bien accepter les petits présents que j'ai à vous offrir. Les femmes, selon leurs petites facultés, donnent de petites choses; mais ayez plus d'égard à la bonne intention de celle qui donne qu'au présent même. Ayant fait venir pour chacun des robes très riches, non comme pour de simples citoyens, mais comme pour de grands seigneurs, des jupes de taffetas et du linge: agréez, s'il vous plaît, ces robes, leur dit-elle, mon mari en a aujourd'hui une semblable. Quant au reste, je sais que c'est peu de chose; mais, sachant que vous êtes loin de vos femmes, que vous avez fait une longue route, qu'il vous en reste encore une fort longue à faire, et que les marchands aiment la propreté, cela peut vous être de quelque secours. Les gentilshommes virent bien que messire Thorel ne voulait rien oublier, et qu'il avait obligeamment pourvu à tout. Ils craignaient, vu la richesse des robes, qu'ils ne fussent reconnus. Ce sont ici, madame, des présents d'un grand prix, répondit l'un d'eux, et qu'on ne devrait pas accepter légèrement, si la manière dont vous les offrez pouvait permettre un refus.

Messire Thorel, qui les avait quittés, étant de retour, sa femme leur dit adieu et s'en alla. Elle ne manqua pas de faire plusieurs présents aux domestiques. Messire Thorel obtint d'eux, à force de prières, qu'ils passeraient le reste de la journée avec lui. Après s'être un peu reposés, ils se vêtirent de leurs robes nouvelles et allèrent se promener à cheval dans la ville. On servit au retour un souper magnifique où se trouva fort bonne compagnie. Ensuite ils allèrent se coucher.

Le lendemain, lorsque le jour parut, ils se levèrent et allèrent prendre leurs montures. Mais ils trouvèrent à la place des chevaux fatigués qu'ils avaient, des chevaux vigoureux et frais pour eux et pour leurs domestiques. Je jure dieu, s'écria Saladin, en se retournant vers ses compagnons, qu'il n'y eut jamais homme plus accompli, plus

courtois, plus prévenant que celui-ci. Si les rois chrétiens sont aussi rois qu'il est généreux chevalier, le soudan de Babylone n'est pas fait pour résister, je ne dis pas à tous ceux qui se préparent pour l'attaquer, mais à un seul. Voyant qu'il serait inutile de refuser ces nouveaux présents, ils l'en remercièrent et partirent. Messire Thorel, avec plusieurs de ses amis, les accompagna un assez long espace de chemin. Saladin, quoiqu'il le quittât à regret, parce qu'il l'aimait déjà tendrement, le pria de s'en retourner. Thorel, non moins fâché de se séparer d'eux, leur dit : Je vais faire ce que vous m'ordonnez. Je ne sais qui vous êtes ni ne me soucie de le savoir qu'autant que cela peut vous faire plaisir; mais qui que vous soyez, vous ne me ferez pas accroire que vous n'êtes que des marchands. Adieu. Saladin, ayant pris congé des autres gentilshommes, répondit à Thorel : Il pourra se faire, monsieur, que vous verrez de notre marchandise, laquelle vous confirmera dans votre opinion. Adieu.

Le soudan, parti avec ses compagnons, projeta, s'il vivait, et que l'issue de la guerre ne lui fût pas funeste, de faire autant d'honneur à messire Thorel que celui-ci lui en avait fait. Il s'entretint longtemps de lui, de sa femme, de ses discours, de ses actions, et loua tout ce qu'il avait vu et entendu de ce loyal chevalier.

Après avoir parcouru toutes les parties occidentales de l'Europe, il se rembarqua, revint à Alexandrie bien instruit, et se prépara à se défendre.

Messire Thorel, revenu à Pavie, chercha longtemps quels pouvaient être ces étrangers; mais, plus il formait de conjectures, moins il approchait de la vérité.

Quand le temps fixé pour le départ des chrétiens fut arrivé, et qu'on faisait partout de grands préparatifs, messire Thorel, malgré les prières et les larmes de sa femme, résolut de suivre la foule des Croisés. Ayant arrangé ses affaires et étant prêt à monter à cheval : mon amie, dit-il à sa femme, je vais suivre les chevaliers chrétiens, tant pour mon honneur que pour le salut de mon âme ; je te recommande nos biens et nos intérêts. Comme mille accidents peuvent rendre mon retour très incertain, très difficile, et même impossible, je te demande une grâce : quelle que soit ma destinée, si tu n'as pas de mes nouvelles, attends-moi un an, un mois et un jour à dater de celui où je pars. Je ne sais, mon ami,

répondit l'épouse éplorée, comment je supporterai la douleur où me laisse votre départ ; mais, si je n'y succombe pas, que vous viviez ou que vous mouriez, soyez sûr que je serai fidèle à mes engagements et à la mémoire de messire Thorel. Je ne doute point, répliqua celui-ci, de la sincérité de tes promesses ; je suis assuré que tu feras tout ce qui dépendra de toi pour les tenir. Mais tu es jeune, belle, noble, vertueuse et connue pour telle : il est donc très probable qu'au moindre bruit de ma mort, plusieurs gentilshommes des plus recommandables s'empresseront de te demander à tes frères et à tes parents. Quand tu le voudrais, tu ne pourras résister à leurs ordres. Voilà pourquoi je te demande un an, et que je n'en exige pas davantage. Je ferai ce que je pourrai, répondit cette tendre épouse, pour tenir ce que je vous ai promis ; mais, si j'étais enfin contrainte d'agir autrement, soyez sûr qu'il n'y a rien qui puisse m'empêcher d'obéir à ce que vous me prescrivez aujourd'hui. En attendant, je prie Dieu qu'il nous préserve de vous perdre. Après ces mots, qu'elle entremêlait de larmes et de sanglots, elle tira un anneau de son doigt et le mit au sien, en disant : s'il arrive que je meure avant de vous revoir, que ceci me rappelle à votre souvenir. Messire Thorel monta à cheval, dit adieu à tout son monde et partit.

Dès qu'il fut à Gênes, il monta, avec sa compagnie, sur une galère, et étant arrivé à Acre, il se joignit au reste de l'armée des chrétiens. Une mortalité presque universelle se répandit sur cette armée, et ceux qui n'en étaient pas victimes devenaient prisonniers de Saladin, et on les conduisait dans différentes villes. Messire Thorel fut un de ceux qui n'échappa pas à la bonne fortune ou à l'habileté de Saladin ; car on ne sait à quoi attribuer un succès si général et si rapide. Il fut conduit dans les prisons d'Alexandrie. Là, n'étant point connu, et craignant de se faire connaître, la nécessité le contraignit à panser des oiseaux, chose à laquelle il réussissait fort bien. Ce talent le fit remarquer par le soudan, qui lui rendit sa liberté et le fit son fauconnier. Thorel, ne reconnaissant pas ce prince et n'en étant pas reconnu, ne songeait qu'à sa patrie, qu'il regrettait si fort qu'il avait plusieurs fois tenté de s'enfuir, mais toujours inutilement.

Pendant ce temps-là, il vint des ambassadeurs génois pour

traiter avec Saladin de la rançon de plusieurs de leurs concitoyens. Comme ils étaient prêts à repartir, messire Thorel songea à donner par eux de ses nouvelles à sa femme ; il lui écrivit pour lui dire de l'attendre, en l'assurant qu'il reviendrait le plus tôt qu'il pourrait. Il pria instamment un des ambassadeurs, qu'il connaissait particulièrement, de faire en sorte que ses lettres fussent remises dans les mains de l'abbé de Saint-Pierre, son oncle.

Les affaires de messire Thorel en étaient là lorsque, causant un jour avec Saladin de ses oiseaux, il lui échappa un sourire, accompagné d'un geste familier, dont le prince avait été frappé à Pavie. Ce geste réveille dans son esprit le souvenir de son ancien hôte ; il le regarde, le fixe avec intérêt et croit le reconnaître. Chrétien, lui-dit-il, de quel pays es-tu ? Sire, répond-il, je suis Lombard, pauvre citoyen d'une ville qu'on appelle Pavie. Cette réponse confirma Saladin dans ses soupçons. Dieu m'a donné le temps, dit-il en lui-même, de faire connaître à cet homme combien sa courtoisie m'a été agréable. Ayant fait aussitôt ranger tous ses habits dans une chambre, il l'y conduisit. Regarde, chrétien, dit-il, si dans toutes ces robes il y en a que tu aies jamais vues. L'Italien regarde, examine et voit celles que sa femme avait données autrefois ; mais il n'ose croire le témoignage de ses yeux. Sire, répondit-il, je n'en connais pas une; il est bien vrai qu'il y en a deux qui ressemblent à des robes dont j'ai été vêtu, et que je fis donner à trois marchands qui vinrent chez moi. Alors Saladin, ne pouvant plus se contenir, l'embrassa tendrement, en lui disant : Vous êtes messire Thorel d'Istrie, et je suis un des marchands à qui votre femme donna ces robes. Le temps est venu de vous faire connaître ma marchandise, comme je vous dis en partant que cela pourrait arriver. Messire Thorel ressentit dans cet instant de la joie et de la honte, de la joie d'avoir eu un tel hôte, de la honte de l'avoir reçu à ce qu'il lui semblait si pauvrement. Mon cher ami, lui dit Saladin, puisque le ciel vous a envoyé ici, songez que ce n'est plus moi, que c'est vous qui êtes le maître. Après l'avoir beaucoup caressé, il le fit vêtir d'habits royaux, le conduisit lui-même devant les plus grands seigneurs de sa cour, et, après l'avoir beaucoup loué, il leur commanda de l'honorer comme lui-même s'ils désiraient ses bonnes grâces. Tous observèrent cet

ordre, mais surtout ceux qui avaient accompagné Saladin dans ses voyages.

Le passage rapide de messire Thorel de l'esclavage au comble de la gloire lui fit perdre de vue, pendant quelque temps, les affaires de Lombardie. Il pensait d'ailleurs que son oncle avait reçu ses lettres.

Le jour que Saladin prit un si grand nombre de chrétiens, mourut un certain gentilhomme provençal, nommé messire Thorel de Digne. Sa noblesse ni sa valeur ne l'avaient guère fait connaître de l'armée; de sorte que quiconque entendait dire que messire Thorel était mort, croyait que c'était de messire Thorel d'Istrie qu'il s'agissait. Sa captivité confirma ce bruit que plusieurs Italiens répandirent dans leur pays, et accréditèrent, en assurant l'avoir vu mort et avoir assisté à son enterrement.

Cette nouvelle répandit le deuil et la désolation, non seulement dans la maison de sa femme et de ses parents, mais dans celles de toutes ses connaissances. Il serait trop long de décrire la douleur, les larmes, la tristesse de la jeune veuve. Quelques mois s'étant écoulés, son cœur ayant recouvré un peu de calme et de tranquillité, elle fut demandée en mariage par les plus grands seigneurs de la Lombardie, et vivement sollicitée par ses parents de faire un choix. Elle persista longtemps dans ses refus; mais, contrainte enfin de céder, elle demanda et obtint que la cérémonie fût différée jusqu'au terme prescrit par messire Thorel.

Pendant que ces choses se passent à Pavie, celui-ci ayant rencontré à Alexandrie un homme qu'il avait vu à la suite des ambassadeurs génois, et s'embarquer avec eux sur la galère qui devait les conduire à Gênes, il lui demanda des nouvelles de leur voyage. Monsieur, répondit-il, nous avons fait un voyage très malheureux. Je quittai les ambassadeurs à Candie, et j'ai ouï dire, dans cette ville, où j'ai fait quelque séjour, qu'étant près d'arriver en Sicile, il s'éleva un vent du nord furieux, qui les jeta sur les bancs de Barbarie, où ils ont fait naufrage; personne ne s'est sauvé et deux de mes frères y ont péri.

Thorel ne doutant point d'un récit si bien circonstancié, et qui était en effet conforme à la vérité, se souvint que le terme qu'il avait prescrit à sa femme allait expirer, et se mit dans l'esprit que, ne recevant point de ses nouvelles

elle se remarierait. Cette idée lui fit perdre toute sa tranquillité et le jeta dans une si profonde mélancolie, qu'il fut contraint de tenir le lit et qu'il désirait la mort comme une grâce. A cette nouvelle, Saladin, qui l'aimait beaucoup, accourut vers lui, et le força, par ses prières, de lui avouer le sujet de sa maladie. Il le blâma de ne le lui avoir pas confié plus tôt, l'exhorta à se tranquilliser, l'assurant que, s'il le désirait, il serait à Pavie au terme indiqué. Messire Thorel, qui avait de la confiance dans ce prince, ne douta point que la chose ne fût possible, et pria le soudan d'en hâter l'exécution. Saladin fit appeler un magicien dont il avait déjà éprouvé les talents, et lui ordonna d'aviser aux moyens de transporter en une nuit, sur un lit, messire Thorel à Pavie. Le magicien répondit que cela serait; mais qu'il était à propos d'endormir le chevalier. Le prince ayant pourvu à tout, retourna vers son ami, et l'ayant trouvé toujours résolu à mourir s'il n'allait pas à Pavie, et s'il n'y était pas rendu au terme indiqué. Mon cher Thorel, lui dit-il, si vous aimez tendrement votre femme et que vous la croyiez remariée, je ne vous engagerai point à en faire autant ; car, de toutes les femmes que j'ai jamais vues, sans parler de la beauté, qui est une fleur passagère, c'est celle dont les mœurs, les manières, les vertus, le caractère me semblent mériter plus d'éloges et d'amour. Il eût été bien heureux pour moi, puisque la fortune vous avait envoyé ici, de passer avec vous le reste des jours que le ciel me réserve, en vous faisant partager mes dignités, mes honneurs, mes biens et mon pouvoir. Mais le ciel ne m'a pas jugé digne sans doute d'une si grande satisfaction. Puisqu'il n'y a pas moyen de vous retenir, j'aurais du moins voulu savoir votre dessein beaucoup plus tôt : je vous aurais fait conduire chez vous avec les honneurs que vous méritez. Puisque cela ne se peut, je vous renvoie, comme je puis, et non comme je désirerais. Sire, répondit Thorel, ce que vous avez fait pour moi me prouve assez votre bienveillance ; vous n'aviez pas besoin d'y ajouter ces nouvelles marques de bonté, je ne les oublierai de ma vie. Mais, puisqu'il faut que je parte, je vous supplie de faire promptement ce que vous m'avez promis, parce que c'est demain le dernier jour où je dois être attendu. Saladin promit de le satisfaire.

Le lendemain, le soudan voulant faire partir son hôte la nuit suivante, fit placer, dans une grande salle, un lit magnifique, garni de matelas à la mode du pays, couvert de velours et de drap d'or, et orné d'une courtepointe brodée en perles très grosses et en diamants fins. Ce lit était un chef-d'œuvre de beauté et de richesse. On y plaça dessus deux oreillers analogues à la magnificence du reste. Il ordonna ensuite que l'on vêtit messire Thorel d'une robe et d'un bonnet sarrasin, qui étaient les plus belles choses qu'il fût possible de voir.

Le jour étant déjà fort avancé, il se rendit, avec plusieurs seigneurs, dans l'appartement de son ami, et s'étant assis auprès de lui : mon ami Thorel, lui dit-il, les larmes au yeux, l'heure qui doit me séparer de vous approche. Ne pouvant vous accompagner, ni vous faire accompagner, à cause de la longueur du chemin, et de la manière dont vous l'allez faire, je suis obligé de prendre congé de vous dans cette chambre. Mais je vous prie, par l'amitié qui nous unit, de ne me pas effacer de votre souvenir, et de venir me voir encore une fois, lorsque vous aurez mis ordre à vos affaires, afin de compenser, par une nouvelle joie, le déplaisir que j'éprouve de votre prompt départ. En attendant, je vous prie de m'écrire le plus souvent que vous pourrez, et de me demander tout ce qu'il vous fera plaisir : soyez sûr qu'il n'y a personne que j'aimasse tant à obliger que vous. Messire Thorel ne put retenir ses larmes, et, étouffé par sa douleur, il ne put proférer que quelques mots entrecoupés pour l'assurer qu'il n'oublierait jamais ses bienfaits ni ses rares vertus, et qu'il exécuterait ses ordres très exactement, si Dieu lui prêtait vie. Saladin, l'ayant embrassé plusieurs fois en versant des larmes, lui dit adieu et sortit de la chambre. Tous les seigneurs l'imitèrent et le suivirent dans la salle où le lit était préparé.

Comme il était déjà tard et que le magicien n'attendait que ses ordres pour opérer, un médecin apporta un breuvage. Il le présenta au chevalier, auquel il fit accroire que c'était pour le fortifier. Celui-ci le but et s'endormit. Saladin le fit alors transporter sur le beau lit qu'il lui avait fait préparer. Il posa à côté de lui une couronne d'un très grand prix, dont la marque fit voir qu'elle était destinée pour sa femme. Il mit à son doigt un anneau surmonté

d'une escarboucle d'un prix infini. Il lui fit ceindre une épée toute brillante de pierres précieuses, et poser à ses côtés deux grands bassins d'or remplis de doubles ducats et de mille bijoux dont il serait trop long de faire la description. Ensuite il l'embrassa de nouveau, et ayant dit au magicien d'opérer, le lit disparut aussitôt à la vue des spectateurs. Saladin ne fit que parler de lui avec ses courtisans.

Cependant messire Thorel était déjà dans l'église de Saint-Pierre à Pavie, comme il l'avait demandé, avec tous les bijoux, dans l'équipage dont on vient de parler. Matines étaient sonnées et Thorel dormait encore quand le sacristain entra dans l'église avec de la lumière. L'aspect imprévu de ce lit si riche et si brillant lui causa de l'étonnement et de la frayeur, et lui fit prendre la fuite; il courut en avertir l'abbé et les moines. Surpris de le voir si effaré, ils lui en demandèrent la raison. Le sacristain la leur dit. Ils le traitèrent d'abord de visionnaire; mais réfléchissant qu'il n'était pas si enfant ni si nouveau en cette église pour s'épouvanter légèrement : allons voir, dit l'abbé, ce que c'est. On alluma alors plusieurs flambeaux. L'abbé et les moines, entrés dans l'église, virent le lit, et sur ce lit un homme qui dormait. Tandis qu'ils doutaient, qu'ils craignaient et qu'ils examinaient, sans trop oser approcher, les bagues et les bijoux, messire Thorel s'éveilla en poussant un profond soupir. L'abbé et les moines effrayés s'enfuirent en criant au secours. Thorel ouvre les yeux, et ayant regardé autour de lui, il voit qu'il est réellement dans le lieu où il avait prié Saladin de le faire transporter. Ce qu'il vit à ses côtés lui donna de la magnificence et de la générosité de Saladin une bien plus haute idée que celle qu'il en avait déjà conçue. Cependant, sans se déranger, voyant fuir les moines, et sachant qu'il était la cause de leur effroi, il appela l'abbé par son nom, en lui disant qu'il était Thorel, son neveu. L'abbé, qui le croyait mort, n'en eut que plus d'effroi. Mais enfin, un peu rassuré, et ayant fait auparavant le signe de la croix, il s'approcha du lit. De quoi avez-vous peur, mon père, lui dit le chevalier? Je suis en vie, Dieu merci, et j'arrive d'outre-mer. L'abbé, quoique son neveu fût un peu défiguré par sa longue barbe et son habit à la sarrasine, le reconnut; et étant absolument rassuré : mon fils, lui dit-il, sois le bienvenu; mais ne sois

pas étonné si nous avons eu quelque effroi. Il n'y a personne dans toute la ville qui ne te croie mort, et cette nouvelle paraît tellement sûre, qu'Adaliette, ta femme, vaincue par les menaces de ses parents, se remarie aujourd'hui. Tout est prêt pour la cérémonie et pour la fête.

Messire Thorel se leva, fit fête à l'abbé et à tous les moines, et les pria tous de ne dire mot de son retour jusqu'à ce qu'il eût terminé quelques affaires pressantes. Ensuite, après avoir fait mettre en sûreté tous ses bijoux, il conta à son oncle ce qui lui était arrivé. Celui-ci, joyeux de sa bonne fortune, en rendit grâces à Dieu avec lui. Messire Thorel lui demanda quel était le fiancé de sa femme; l'abbé le lui dit. Avant que l'on soit instruit de mon retour, dit le chevalier, j'ai bien envie de voir quelle sera la contenance de ma femme à ses noces; ainsi, quoiqu'il ne soit pas ordinaire que des religieux aillent à de telles fêtes, je vous prie de faire en sorte que nous puissions y aller de compagnie. L'abbé répondit qu'il le ferait pour l'obliger. Le jour ne fut pas plutôt venu qu'il envoya dire au fiancé de trouver bon qu'il allât à ses noces avec un de ses amis. Celui-ci lui fit répondre qu'il lui ferait honneur et plaisir.

Messire Thorel se rendit, avec l'abbé, au logis du fiancé avec son habit étranger. Il fut beaucoup regardé par toute la compagnie; mais personne ne le reconnut. Lorsqu'on demandait à l'abbé qui il était, il répondait à tout le monde que c'était un sarrasin que le soudan envoyait en qualité d'ambassadeur au roi de France. Ce faux ambassadeur fut placé à souhait, c'est-à-dire vis-à-vis sa femme. Il remarqua aisément, à l'air de son visage et à sa contenance, qu'elle n'était pas fort contente de ses noces, et il la regardait avec intérêt. Elle lui rendait quelquefois ses regards, non qu'elle eût le moindre soupçon de la vérité, car son nouveau costume le défigurait entièrement, et sa mort, dont on ne doutait pas, ne laissait aucune place à l'espérance. Messire Thorel, jugeant qu'il était temps d'éprouver si elle avait conservé son souvenir, mit à sa main l'anneau qu'elle lui avait donné à son départ, et ayant appelé le valet qui la servait : va dire de ma part à la mariée, lui dit-il, que la coutume de mon pays est que, quand un étranger est aux noces d'une nouvelle mariée, celle-ci, pour lui prouver qu'elle est bien aise qu'il y soit venu, lui doit en-

voyer sa coupe pleine de vin, et que, quand il a bu ce qu'il lui plaît et recouvert la coupe, elle doit boire le reste. Le domestique fit la commission. Elle ordonna aussitôt, pour montrer à l'étranger que sa venue lui était agréable, qu'on lavât une grande coupe qui était devant elle et qu'on la portât, pleine de vin, à ce gentilhomme. Ainsi dit, ainsi fait. Messire Thorel avait mis dans sa bouche l'anneau qu'il avait reçu d'elle, et, en buvant, il le laissa tomber dans la coupe, de manière que personne ne s'en aperçût. Il eut soin de n'y laisser guère de vin, la recouvrit, l'envoya à la dame, qui, pour suivre la coutume, la découvrit et la mit à sa bouche. Elle voit l'anneau ; interdite, elle arrête avec attention ses yeux sur ce bijou, et le reconnaît pour celui qu'elle avait donné à son mari au moment de son départ. Elle s'en saisit ; et fixant celui qu'elle avait pris pour étranger, elle jette un cri, renverse la table qui est devant elle, et s'élance comme un trait dans les bras du chevalier en disant : celui-ci est vraiment mon maître, mon mari, mon cher Thorel, et, sans avoir égard à rien, elle l'embrasse étroitement sans vouloir s'en séparer. Son mari fut obligé de le lui ordonner, en lui disant qu'elle avait le temps de lui prodiguer ses caresses. Le trouble était dans la maison, mais la joie y régnait, tant on avait de plaisir à retrouver messire Thorel après l'avoir cru mort pendant si longtemps. Ayant prié toute la compagnie de ne pas se déranger, il raconta tout ce qui lui était arrivé, depuis son départ jusqu'à ce moment. Il termina son récit par dire au gentilhomme qu'il ne devait pas trouver mauvais de ce qu'il reprenait sa femme, qui ne se remariait que parce qu'elle l'avait cru mort. Celui-ci, quoique un peu piqué de ce contretemps, répondit qu'il en ferait tout autant à sa place. La dame laissa là les présents de son nouvel époux, et ayant pris la bague qu'elle avait trouvée dans la coupe et la couronne que Saladin lui avait envoyée, elle sortit de la maison et se rendit à celle de messire Thorel avec toute la pompe des noces. Là, les parents, les amis, les citoyens, qui regardaient cette aventure comme un miracle, se consolèrent au milieu des fêtes et des festins.

Messire Thorel, ayant fait part de ses joyaux à celui qui avait fait la dépense des noces, à monsieur l'abbé et à plusieurs autres, et informé Saladin, par plusieurs lettres, de

son heureuse arrivée, vécut pendant plusieurs années plus amoureux que jamais de sa femme.

Voilà quelle fut la fin des ennuis de messire Thorel et de sa chère moitié, et la récompense de leur honnêteté et de leur courtoisie. Il y a bien des gens à qui la fortune permettrait d'en faire autant, et qui en ont la bonne volonté; mais la manière dont ils font leurs présents les font acheter plus qu'ils ne valent. Ainsi, ils ne doivent pas s'étonner s'ils n'obtiennent pas toujours la récompense qu'ils doivent mériter.

NOUVELLE X. — GRISÉLIDIS OU LA FEMME ÉPROUVÉE.

Le roi ayant fini sa nouvelle, qui fit plaisir à toute la compagnie, Dionéo prit la parole et dit en souriant : convenez, mes belles Dames, que le nouveau marié dut être bien fâché de l'aventure; mais laissons là ces réflexions. Cette journée paraissant avoir été consacrée à des rois, à des soudans ou à des gens de cette espèce, pour ne pas m'éloigner de cet exemple, je vais vous parler d'un marquis. Ne vous attendez pas à des actions grandes et généreuses de sa part, vous n'en verrez que de folles et de brutales, quoique la fin en fût bonne; mais je ne conseille à personne de l'imiter.

Un des plus illustres et des plus célèbres descendants de la maison de Saluces, fut un nommé Gautier. Sans femme, sans enfants et n'ayant aucune envie de se marier ni d'avoir des héritiers, il employait son temps à la chasse. Cette façon de penser et de vivre déplaisait fort à ses sujets; ils le supplièrent si souvent et si vivement de leur donner un héritier, qu'il résolut de céder à leurs prières. Ils lui promirent de lui choisir une femme digne de lui par sa naissance et ses vertus. Mes amis, leur dit-il, vous voulez me contraindre de faire une chose que j'avais résolu de ne faire jamais, parce que je sais combien il est difficile de trouver, dans une femme, toutes les qualités que j'y désirerais, et qui établiraient la convenance entre deux époux. Cette convenance est si rare, qu'on ne la trouve presque jamais; et combien doit être malheureuse la vie d'un homme obligé

de vivre avec une personne dont le caractère n'a aucun rapport avec le sien! Vous croyez pouvoir juger des filles par les pères et mères, et, d'après ce principe, vous voulez me choisir une femme; c'est une erreur, car, comment connaîtriez-vous les secrets penchants des pères, et surtout ceux des mères? Et, quand vous les connaîtriez, ne voit-on pas ordinairement les filles dégénérer? Mais, puisque enfin vous voulez absolument m'enchaîner sous les lois de l'hymen, je m'y résous; mais, pour n'avoir à me plaindre que de moi, si j'ai lieu de m'en repentir, je veux moi-même choisir mon épouse, et, quelle qu'elle soit, songez à l'honorer comme votre dame et maîtresse, ou je vous ferai repentir de m'avoir sollicité à me marier, lorsque mon goût m'en éloignait. Les bonnes gens lui répondirent qu'il pouvait compter sur eux, pourvu qu'il se mariât.

Depuis quelque temps le marquis avait été touché de la conduite et de la beauté d'une jeune fille qui habitait un village voisin de son château. Il imagina qu'elle ferait son affaire, et, sans y réfléchir davantage, il se décida à l'épouser. Il fit venir le père et lui communiqua son dessein. Le marquis fit ensuite assembler son conseil et les sujets voisins de son château. Mes amis, leur dit-il, il vous a plu, et il vous plaît encore, que je me résolve à prendre femme; je suis tout déterminé à vous donner cette satisfaction; mais songez à tenir la promesse que vous m'avez faite d'honorer, comme votre dame, la femme que je prendrais, quelle qu'elle fût. J'ai trouvé une jeune fille assez près d'ici, qui est de mon goût; c'est la femme que je me suis choisie. Je dois l'amener sous peu de jours dans ma maison; préparez-vous à la recevoir honorablement, afin que je sois aussi content de vous que vous le serez de moi. L'assemblée, à cette nouvelle, fit paraître sa joie, et tous répondirent qu'ils honoreraient la nouvelle marquise comme leur dame et maîtresse.

Dès ce moment le seigneur et les sujets ne songèrent plus qu'aux préparatifs des noces. Le marquis fit inviter plusieurs de ses amis et de ses parents et quelques gentilshommes d'alentour. Il fit faire sur la taille d'une jeune fille, qui avait à peu près la même que sa future, des robes riches et belles, prépara anneaux, ceinture, couronne, enfin tout ce qui est nécessaire à une jeune mariée.

Le jour pris et indiqué pour les noces, sur les neuf heures du matin, le marquis monta à cheval avec toute sa compagnie. Messieurs, dit-il, il est temps d'aller chercher l'épousée. On part, on arrive au village où elle demeurait. Quand on fut près de la maison qu'elle habitait avec son père, on la vit qui revenait de chercher de l'eau et qui se hâtait, afin de voir passer la nouvelle épouse du marquis. Dès que celui-ci la vit, il l'appela par son nom, Grisélidis, et lui demanda où était son père; Monseigneur, répondit-elle en rougissant, il est à la maison. Le marquis descend alors de cheval, entre dans la pauvre chaumière, et trouve le père qui s'appelait Jeannot. Je suis venu, lui dit-il, pour épouser ta fille Grisélidis; mais je veux, avant tout, qu'elle réponde devant toi à quelques questions que j'ai à lui faire. Alors il demanda à la jeune fille si, lorsqu'elle serait son épouse, elle s'efforcerait toujours de lui plaire, si elle saurait conserver son sang-froid, quoiqu'il fît ou qu'il dît; si enfin elle serait toujours obéissante et docile. Un *oui* fut la réponse de toutes ces demandes. Le marquis la prit alors par la main, la conduisit dehors, en présence de la compagnie, la fit dépouiller nue, et la revêtit ensuite des superbes habillements qu'il avait fait faire, puis il plaça sur ses cheveux épars une brillante couronne. Messieurs, dit-il aux spectateurs surpris, voilà celle que je veux pour épouse, si elle me veut pour mari; et, se tournant vers elle: Grisélidis, me veux-tu pour mari? Oui, Monseigneur, si telle est votre volonté, répondit-elle. Il l'épousa ensuite, la conduisit en grande pompe dans son château, où les noces furent faites avec autant de magnificence que s'il eût épousé une fille du roi de France.

La jeune épousée sembla changer de mœurs avec la fortune. Elle était, comme je l'ai déjà dit, belle et bien faite. Elle devint si aimable, si gracieuse, qu'elle paraissait plutôt être la fille de quelque grand seigneur que du pauvre Jeannot. Elle étonnait tous ceux qui l'avaient connue dans son premier état. Elle était d'ailleurs si obéissante à son mari, et avait tant d'attention pour prévenir ses moindres désirs, qu'il était le plus content et le plus heureux des hommes. Elle avait su se concilier si bien l'affection des sujets du marquis, qu'il n'y en avait pas un qui ne l'aimât comme lui-même, qui ne l'honorât, et qui ne priât Dieu pour son

bonheur et sa prospérité, tous convenant que, si les apparences avaient déposé contre la sagesse du marquis, l'événement prouvait qu'il avait agi en homme habile et prudent, et qu'il lui avait fallu la plus grande sagacité pour découvrir ainsi le mérite caché sous des haillons et des habits villageois. Le bruit de ses vertus se répandit en peu de temps, non seulement dans ses terres, mais bien loin au delà, et son empire était tel qu'elle avait effacé les fâcheuses impressions que les fautes de son mari avaient faites sur les esprits.

Au bout de quelque temps, elle devint enceinte et accoucha heureusement d'une fille, au terme prescrit par la nature. Le marquis en eut une grande joie; mais, par une folie qu'on ne conçoit pas, il lui vint en tête de vouloir, par les moyens les plus durs et les plus cruels, éprouver la patience de sa femme. Il employa d'abord les invectives, lui disant que sa basse extraction avait indisposé tous ses sujets contre elle; et que la fille dont elle venait d'accoucher ne contribuait pas peu à lui aliéner les esprits et à entretenir les murmures, parce qu'on aurait désiré un héritier. A ces reproches, sans changer de visage ou de contenance: Monseigneur, lui disait-elle, faites de moi ce que vous croirez que votre honneur et votre repos vous ordonnent. Je ne murmurerai pas, sachant que je vaux beaucoup moins que le moindre de vos sujets, et que je ne méritais en aucune manière la glorieuse destinée à laquelle vous m'avez élevée. Cette réponse plut au marquis, qui vit que les honneurs que lui et ses sujets avaient rendus à sa femme ne l'avaient point enorgueillie.

Quelque temps s'était écoulé après cette scène. Il avait parlé, sans paraître avoir de dessein particulier, de la haine que ses sujets portaient à sa fille. Après avoir ainsi préparé sa femme, il envoya, au bout de quelques jours, un domestique qu'il avait instruit de ce qu'il devait faire. Madame, dit celui-ci d'un air désolé, si je veux conserver la vie, il faut que j'exécute les ordres de monseigneur. Il m'a commandé de prendre votre fille. Il dit et se tut. A ce discours, au triste maintien de celui qui le prononce, se rappelant surtout ce que son mari lui avait dit, elle croit qu'il a ordonné la mort de sa fille. Quoique, dans le fond du cœur, elle ressentît les douleurs les plus vives, cependant, sans émotion, sans changer de visage, elle prend sa fille dans son berceau,

la baise, la bénit et la remet entre les mains du serviteur. Fais, lui dit-elle, ce que ton maître et le mien t'a commandé. Je ne demande qu'une grâce, c'est de ne pas laisser cette innocente victime exposée à la rapacité des animaux carnassiers et des oiseaux de proie.

Le domestique, chargé du fardeau qu'elle lui avait remis, va rendre compte au marquis du message. Celui-ci admira beaucoup le courage et la constance de sa femme. Il envoya sa fille, par ce même homme, à Bologne, à une de ses parentes, la priant de l'élever avec grand soin, sans dire à qui elle appartenait.

Grisélidis devint grosse une seconde fois, et accoucha d'un fils, ce qui combla de joie le marquis. Mais les épreuves qu'il avait faites ne lui suffisant pas encore pour le tranquilliser, il employa, comme auparavant, les reproches et les invectives, et il eut soin de les assaisonner de plus d'aigreur et de violence. Le visage enflammé d'un feint courroux: depuis que tu es accouchée de ce fils, dit-il un jour à sa femme, il ne m'est pas possible de bien vivre avec mes sujets. Ils sont humiliés de voir que le petit-fils d'un paysan doive être un jour mon successeur et leur maître. Si je ne veux qu'ils portent leur indignation plus loin et qu'ils ne me chassent de l'héritage de mes pères, il faut que je fasse de ton fils ce que j'ai fait de ta fille, et qu'enfin je brise les liens de notre mariage, pour prendre une femme plus digne du rang où je t'ai élevée. La princesse l'écouta avec une patience admirable, et ne se permit que cette réponse : Monseigneur, contentez-vous, faites ce que bon vous semblera, et n'ayez aucun égard à ma situation. Rien au monde ne m'est cher que ce qui peut vous l'être.

Bientôt après, le marquis envoya prendre son fils comme il avait fait de sa fille, et, feignant de l'avoir fait tuer, il l'envoya à Bologne dans la même maison qu'habitait sa sœur. Grisélidis, quoique très sensible, opposa autant de fermeté à cette épreuve qu'à la première. Le prince, au comble de l'étonnement, était persuadé qu'il n'y avait aucune autre femme capable de tant de courage, et il eût pris ce courage pour de l'indifférence s'il n'eût connu d'ailleurs l'amour de cette mère pour ses enfants. Ses sujets, qui n'imaginaient pas que la mort de ces petites créatures fût un jeu, donnaient toute leur haine au marquis et toute leur pitié à la mar-

quise. Cette infortunée dévorait ses chagrins sans se plaindre, et, quoiqu'elle se trouvât continuellement avec des femmes qui blâmaient hautement la conduite de son mari, il ne lui échappa jamais le moindre reproche. Cependant ce prince bizarre n'était pas encore content. Il crut devoir mettre la patience de sa femme à la dernière épreuve. Il dit à plusieurs de ses parents qu'il ne pouvait plus souffrir Grisélidis, et qu'il sentait bien qu'il avait fait une démarche de jeune homme étourdi en l'épousant, et qu'il allait tout tenter auprès du pape pour obtenir la cassation de son mariage et la permission d'en contracter un autre. Quelques honnêtes gens eurent beau lui remontrer l'injustice de son procédé, il ne leur répondit autre chose, sinon qu'il était résolu d'exécuter son projet.

La marquise, instruite du malheur qui la menaçait, imaginant qu'elle serait obligée de retourner dans la maison de son père et d'y reprendre les occupations rustiques de sa jeunesse, qu'une autre posséderait celui qui avait tout son amour, était intérieurement dévorée du plus cuisant ennui. Elle se disposa cependant à soutenir cette nouvelle injure de la fortune avec la même tranquillité apparente qu'elle avait soutenu les autres.

Peu de temps après, le marquis fit apporter une fausse dispense, comme si on la lui eût envoyée de Rome, et fit entendre à ses sujets que, par cet écrit, le pape lui donnait la permission d'abandonner Grisélidis et de prendre une autre femme. Il fit venir l'infortunée qu'il tourmentait, et, en présence de plusieurs personnes : femme, lui dit-il, par la permission que notre saint père le pape m'a donnée, je puis prendre une autre épouse et te laisser là. Parce que mes ancêtres ont été gentilshommes et seigneurs du pays où les tiens n'ont été que de simples laboureurs, tu ne peux plus être ma moitié ; trop de disproportion est entre nous. Je veux que tu retournes dans la maison de ton père, avec ce que tu m'apportas en mariage. J'ai trouvé celle qui doit te remplacer, et qui me convient mieux que toi à tous égards. A cette terrible sentence, Grisélidis s'efforça de retenir ses larmes, chose assez extraordinaire dans une femme et répondit ainsi : Monseigneur, j'ai toujours très bien senti l'immense disproportion de la noblesse de votre état à la bassesse du mien. Ce que j'ai été à votre égard, je l'ai toujours regardé

comme une faveur spéciale de la providence et de vos bontés, et non comme une chose dont je fusse digne. Puisqu'il vous plaît maintenant de reprendre ce que vous m'avez donné, je dois vous le rendre avec soumission et avec la reconnaissance de m'en avoir jugée digne au moins pour quelque temps. Voici l'anneau avec lequel je fus mariée : prenez-le. Quant à ma dot, je n'aurai pas besoin de bourse ou de bête de somme pour la remporter : je n'ai point oublié que vous m'avez pris nue, et s'il vous semble honnête que ce corps qui a porté deux de vos enfants soit exposé à tous les regards, je m'en retournerai nue. Mais, si vous daignez accorder quelque prix à ma virginité, qui fut ma seule dot, souffrez que je sois du moins couverte d'une chemise. Le marquis était attendri; mais voulant remplir son dessein : eh bien ! soit, remporte une chemise, lui répondit-il, d'un visage courroucé. Tous les spectateurs de cette scène le suppliaient de lui donner au moins une robe, afin qu'on ne vit pas, dans un état si misérable, la même personne qui avait joui, pendant treize ans, du titre de son épouse ; mais leurs prières furent inutiles.

Cette infortunée, après avoir fait ses adieux, sortit du château, avec une simple chemise, sans coiffure, sans chaussure, et se rendit ainsi à la chaumière de son père. Tous ceux qui la virent passer dans cet état humiliant l'honorèrent de leur compassion et de leurs larmes. Le malheureux père, qui jamais n'avait pu s'imaginer que sa fille devînt la femme du marquis, avait toujours craint ce qu'il voyait arriver, et avait conservé les habits qu'elle portait lorsqu'elle était simple bergère. Il les lui donna; elle s'en revêtit, elle se livra selon son ancienne coutume aux travaux domestiques, soutenant, avec une fermeté inébranlable les assauts de la fortune ennemie.

Le marquis fit ensuite entendre à ses sujets qu'il allait épouser une fille d'un des comtes de Pagano. Il fit faire tous les apprêts d'une noce magnifique, et appela Grisélidis chez lui. La nouvelle épouse que j'ai prise, lui dit-il, doit arriver dans peu de jours. Je veux l'accueillir honorablement à cette première entrevue. Tu sais que je n'ai personne chez moi capable d'arranger les appartements et de préparer beaucoup d'autres choses nécessaires pour une pareille fête; toi, qui connais mieux que tout autre les meubles de la maison, fais, arrange, dispose, ordonne. Invite toutes les

dames qui te conviendront, et reçois-les comme si tu étais encore la maîtresse du logis. Les noces finies, tu t'en retourneras dans la chaumière de ton père. Quoique toutes ces paroles fussent comme autant de coups de poignard dans le cœur de Grisélidis, qui n'avait pu oublier son amour comme elle avait oublié son ancienne fortune : monseigneur, répondit-elle cependant, je suis prête à faire ce que vous ordonnez. Elle entra avec ses pauvres habits de village dans cette maison d'où naguère elle était sortie en chemise. Elle frotta, balaya les appartements, prépara la cuisine, enfin se prêta à tout ce que la dernière servante de la maison aurait pu faire. Elle invita ensuite plusieurs dames de la part du marquis. Le jour de la fête venu, elle reçut toute la compagnie dans son costume villageois, avec un visage joyeux et content.

Le marquis, qui avait étendu avec une vigilance vraiment paternelle ses soins sur l'éducation de ses enfants, et qui les avait confiés à une de ses parentes, que le mariage avait fait entrer dans la maison des comtes de Pagano, les fit venir tous deux. La fille atteignait sa treizième année : jamais on n'avait vu une beauté si parfaite. Le fils n'était encore âgé que de six ans. Le gentilhomme, qui conduisait cette petite famille, était chargé de dire qu'il amenait la jeune fille pour la marier au marquis, et on lui avait recommandé le silence le plus profond sur le secret de sa naissance. Il fit tout ce dont on l'avait prié. Il arriva à l'heure du dîner avec une nombreuse compagnie. Il trouva les avenues remplies des paysans du marquisat et des environs qui s'empressaient pour voir la nouvelle mariée. Les dames reçurent celle-ci ; Grisélidis elle-même vint dans la salle où les tables étaient mises, sans avoir changé d'habits, pour la saluer, et elle lui dit : Soyez la bienvenue. Les dames, qui avaient longtemps prié le marquis, mais en vain, que cette infortunée ne parût pas, ou qu'elle parût dans un habit plus décent, s'étant mises à table, on servit. Les regards de tous les convives étaient tournés sur la jeune fille, et chacun était obligé de convenir qu'il n'avait pas perdu au change. Grisélidis surtout l'admirait, et partageait son attention entre elle et son frère.

Le marquis, qui crut enfin avoir éprouvé assez la patience de sa femme, voyant que la nouveauté des objets ne pou-

vait lui faire changer de contenance, sachant d'ailleurs que cette espèce d'insensibilité ne venait pas d'un défaut de bon sns, pensa qu'il était temps de la tirer de la peine où elle était sans doute, quoiqu'elle affectât beaucoup de tranquillité. C'est pourquoi, l'ayant fait venir en présence de toute la compagnie : que te semble, lui dit-il, de la nouvelle épousée? Monseigneur, je ne puis en penser que beaucoup de bien ; si elle a, comme je n'en doute pas, autant de sagesse que de beauté, vous vivrez avec elle le plus heureux du monde, mais je vous demande une grâce : c'est de ne lui point faire essuyer les reproches piquants que vous avez prodigués à votre première; je doute qu'elle pût les soutenir aussi bien, attendu qu'elle a été élevée délicatement, tandis que l'autre avait éprouvé les peines et les travaux dès sa plus tendre enfance. Le marquis, voyant Grisélidis fermement persuadée de son nouveau mariage, la fit asseoir à côté de lui. Grisélidis, lui dit-il, il est temps que tu recueilles le fruit de ta longue patience, et que ceux qui m'ont regardé comme un homme méchant, brutal et cruel, sachent que tout ce que j'ai fait n'était qu'une feinte préméditée, pour leur apprendre à choisir une épouse et à toi à l'être, afin de me procurer un repos solide, tant que j'aurai à vivre avec toi. C'était surtout le trouble du ménage que je craignais en me mariant. J'ai fait la première épreuve de ta douceur par des invectives, des paroles injurieuses et piquantes; tu n'y as répondu que par la patience; tu n'as jamais contredit mes discours ni censuré mes actions; voilà ce qui m'assure le bonheur que j'attendais de toi. Je vais te rendre, en une heure, tout ce que je t'ai ôté en plusieurs, et réparer, par les plus tendres caresses, mes mauvais traitements. Regarde donc, avec joie, cette fille, que tu croyais devoir être mon épouse, comme ta fille et la mienne, et son frère comme notre véritable fils. Ce sont ceux que toi et beaucoup d'autres avez si longtemps regardés comme les victimes de ma barbarie. Je suis ton mari; j'aime à te le répéter, et nul mari ne peut recevoir de sa femme autant de satisfaction que j'en reçois de toi. Il l'embrassa ensuite tendrement et recueillit les larmes de joie qui coulaient de ses yeux. Ils se levèrent ensemble et allèrent embrasser leurs enfants. Tous les spectateurs furent agréablement surpris d'une révolution si peu attendue.

Les dames, s'étant levées de table avec empressement, conduisirent Grisélidis dans un appartement, la dépouillèrent de ses habits et la revêtirent de ceux d'une grande dame; elle reparut, comme telle, dans la salle de compagnie; car elle n'avait rien perdu de sa dignité et de son éclat sous les vieux haillons qui la couvraient. Elle fit mille caresses à son fils et à sa fille, et, pour célébrer cette réunion, on prolongea les fêtes pendant plusieurs jours.

On vit alors que le marquis avait agi avec sagesse; mais on avoua qu'il avait employé des moyens trop durs et trop violents pour parvenir à ses fins. On louait, sans restriction, la vertu et le courage de Grisélidis.

Le marquis, au comble de la joie, tira Jeannot, le père de sa femme, de son premier état, et lui donna de quoi finir honorablement ses jours. Après avoir richement marié sa fille, il vécut longtemps heureux avec Grisélidis, et sut lui faire oublier les malheurs du passé par les charmes du présent.

Que concluons-nous de ce récit ? que souvent, des maisons les plus pauvres, du sein d'une chaumière, sortent des esprits presque divins, et que souvent on voit naître au milieu des palais des êtres plus dignes de commander aux bêtes qu'aux hommes. Quelle autre que Grisélidis eût pu soutenir, non seulement avec tranquillité, mais même avec joie, les épreuves rigoureuses par lesquelles son mari la fit passer ? Il eût été peut-être à désirer que ce mari brutal eût eu affaire à une femme capable de se venger de tout ce qu'il lui avait fait souffrir; mais Grisélidis fut en tous points un modèle de vertu.

*
* *

La nouvelle de Dionéo achevée, et les dames ayant dit leur avis sur la conduite étrange du marquis, le roi prit la parole; et voyant que le soleil était déjà sur son déclin: Mesdames, dit-il, l'intelligence des mortels ne consiste pas seulement, comme vous le savez, à se souvenir du passé et à connaître le présent; ceux qui, en combinant l'un et l'autre, savent prévoir l'avenir, sont doués d'un esprit excel-

lent. Il y aura demain quinze jours que nous sommes sortis de Florence pour venir respirer un air pur et salubre à la campagne, et éviter le spectacle affligeant et lugubre des horreurs que la peste étale dans la ville. Notre voyage, notre réunion ne peuvent qu'être approuvés. Quoique les nouvelles que l'on a racontées aient été quelquefois assez gaillardes et aient présenté des tableaux propres à émouvoir les sens, à éveiller la concupiscence; quoique nos danses, nos jeux, nos chansons, la recherche de notre table aient semblé devoir appeler et faire naître des plaisirs plus doux et plus piquants, cependant il ne s'est passé rien de répréhensible, ni dans nos actions ni dans nos paroles. J'ai vu régner partout l'honnêteté, la concorde et une véritable fraternité, ce qui m'a fait un très grand plaisir. Mais, afin que l'habitude de vivre ensemble ne dégénère en besoin et ne fasse contracter des liaisons plus étroites, pour ne pas donner surtout prise à la médisance et à la calomnie, qui pourraient s'exercer sur un plus long séjour à la campagne, je pense, sauf votre meilleur avis, que nous nous en retournions au lieu d'où nous sommes partis. D'ailleurs notre coterie est parvenue à la connaissance de nos voisins ; ils voudraient sans doute s'y introduire, et, si elle devenait plus nombreuse, elle perdrait tous ses agréments. C'est pourquoi nous partirons dès demain, si vous approuvez mon conseil, et je garderai la couronne jusqu'à ce moment, sinon je sais à qui la remettre.

L'avis du roi fut mis en délibération, et passa à la pluralité des suffrages. Au moyen de quoi il fit appeler le maître d'hôtel, lui parla de ce qu'il avait à faire le lendemain, et donna ensuite congé à la compagnie. Les dames et les hommes s'étant levés, on se livra à divers amusements, comme à l'ordinaire. On soupa; le chant et la danse suivirent le repas. Tandis que madame Laurette dansait, le roi ordonna à madame Flamette de chanter. Cette dame chanta les couplets que voici :

Ah, si la jalousie en chimères féconde
N'empoisonnait l'amour trop prompt à s'allumer,
Je goûterais dans le plaisir d'aimer
Tous les plaisirs qu'on peut goûter au monde.

Si la conduite, si les mœurs,
Avec l'éclat de la jeunesse,
La douceur et la politesse,
La grâce et des traits enchanteurs ;
Si la prudence et le courage,
Le bon sens et le beau langage
Peuvent toujours dans un amant,
Donner bien du contentement
A l'objet de son tendre hommage;
Tout cela se trouve à la fois
Dans celui dont j'ai fait mon choix.

Mais, par malheur, comme je vois
Briller d'autres dames charmantes,
Aussi jeunes, aussi savantes,
Et non moins adroites que moi,
Je crains, hélas ! quelque artifice ;
Et que, par goût ou par malice,
On ne m'enlève mon vainqueur,
Charme et délices de mon cœur :
Cette crainte fait mon supplice ;
Et dans les pleurs et les soupirs
Empoisonne tous mes plaisirs.

Si j'étais sûre que, toujours
Fidèle autant qu'il est aimable,
Ce cher objet fût incapable
De changer pour d'autres amours,
Mon âme serait affranchie
D'alarmes et de jalousie.
Mais qu'il est peu d'hommes constants!
Je les soupçonne tous méchants
Et portés à la perfidie :
Ainsi, je voudrais que la mort
Finît bientôt mon triste sort.

Au nom du dieu qui fait aimer,
Jeunes beautés, je vous en prie,
Ne m'allez pas ôter la vie
En m'ôtant qui m'a su charmer.
Si par signes ou doux langage
On tâche à le rendre volage,
Pour être l'objet de ses vœux

Et l'enflammer de nouveaux feux,
Je saurai qui m'a fait l'outrage :
J'oserai tout pour le punir,
Et l'en faire bien repentir.

La chanson finie, Dionéo qui était à côté de la chanteuse, lui dit en riant ; madame, vous nous feriez un grand plaisir de nous dire quel est cet amant fortuné, afin qu'on ne vous le ravisse point, par ignorance, puisque cela vous mettrait dans un si terrible courroux. A l'heure de minuit on alla se coucher selon l'ordre du roi.

Le lendemain, dès que le jour parut et que chacun fut levé, le maître d'hôtel ayant fait d'avance partir tous les bagages, la troupe joyeuse, sous la conduite de son sage roi, prit le chemin de Florence. Quand on fut arrivé, les trois hommes déposèrent les sept dames au couvent de Sainte-Marie-la-Nouvelle, d'où ils étaient partis avec elles ; chacun d'eux ensuite alla où son plaisir l'appela, et retourna à sa maison quand bon lui sembla.

FIN DE LA DIXIÈME JOURNÉE.

CONCLUSION

Illustres Dames, pour le plaisir de qui j'ai entrepris un si long ouvrage, prenez part à la joie que j'ai d'en être venu à bout. J'en remercie la Providence, qui, par égard sans doute pour vos prières, beaucoup plus que pour mon mérite, m'a soutenu dans cette longue et pénible carrière. Après avoir d'abord remercié Dieu, et vous ensuite, il est temps que je donne du repos à ma main et à ma plume fatiguées; mais il est bon auparavant de répondre d'avance à quelques observations critiques que vous pourriez me faire. Je sais que ces nouvelles ne doivent pas avoir plus de privilège que tout autre ouvrage, et même moins, comme j'en ai convenu au commencement de la quatrième journée.

Quelques-unes d'entre vous diront peut-être que ces contes sont écrits avec trop de liberté et de franchise, que j'y fais dire et plus souvent entendre par des dames des choses que des femmes honnêtes ne peuvent ni dire ni entendre. Voilà d'abord ce que je nie; car je prétends qu'il n'y a rien de si déshonnête qui ne puisse être présenté d'une manière chaste: or, c'est ce que je crois avoir fait. Mais je suppose que cette première objection soit fondée, je ne veux point plaider avec vous, je serais trop sûr de perdre; je veux seulement vous proposer mes réponses. S'il y a dans mes écrits quelques endroits qui puissent faire rougir la pudeur, la nature des nouvelles l'exigeait, et tout homme

de bon sens qui voudra les juger sans partialité, conviendra qu'il n'était pas possible de leur donner une autre forme, et de les raconter d'une autre manière, sans les altérer. Quelques expressions gaies, que les dévotes, qui pèsent plus les paroles que les choses, et qui s'attachent plus à l'apparence qu'à la réalité, auront remarquées comme malsonnantes aux oreilles chastes, sont-elles plus malhonnêtes que tant d'autres, comme *trou*, *cheville*, *mortier*, *pilon*, *andouille*, dont on se permet tous les jours l'usage sans aucun scrupule? D'ailleurs doit-on accorder moins de licence à la plume du poète qu'au pinceau du peintre? Qui blâmera les nudités, les caprices de l'imagination dans celui-ci? Qu'il peigne saint Michel, une lance à la main, combattant le Diable, ou saint George aux prises avec un dragon; qu'il représente Adam et Eve dans l'état où ils étaient en sortant des mains du Créateur, personne n'y trouve à redire. Au reste, ce n'est ni dans une église, où tout doit partir du cœur et être énoncé avec les paroles les plus rigoureuses, que ces nouvelles ont été contées; ce n'est pas non plus dans les écoles de la jeunesse, où il ne doit pas régner moins de sévérité, qu'elles ont été débitées, mais dans des jardins, dans un lieu de plaisir, parmi des jeunes gens, et dans un temps où chacun pouvait courir partout, les culottes sur la tête, pour sauver sa vie. Ce qu'il y a de vrai, c'est que cet ouvrage peut être utile ou nuisible selon la diverse trempe des esprits qui le liront. Qui ne sait que le vin, qui est une chose agréable et salutaire à tous les hommes, comme le disent du moins les buveurs, ne soit très pernicieux à ceux qui ont la fièvre? dirons-nous pour cela qu'il est nuisible? Le feu porte partout le ravage et l'incendie; nierons-nous pour cela son utilité? Parce que les armes sont meurtrières, conclurons-nous qu'il ne faut pas s'en servir? Ce n'est point par elles-mêmes qu'elles sont dangereuses, c'est par la méchanceté de ceux qui les portent. Ainsi les paroles, indifférentes par elles-mêmes, ne peuvent être viciées que par ceux qui les entendent, et celles qui paraissent le plus libres ne le sont pas lorsqu'elles entrent dans un entendement bien disposé, comme la fange qui couvre la terre ne peut obscurcir le soleil ou altérer la beauté des cieux. Il n'y a point de livres plus purs et plus saints que ceux de l'écriture sainte; cependant n'y a-t-il pas eu des gens qui, pour les avoir mal

interprétés, ont causé leur perte et celle de beaucoup d'autres. Chaque chose renferme en soi un germe d'utilité, mais ce germe peut être infecté et converti en poison. Il en est ainsi de mes nouvelles. Quiconque en voudra faire une mauvaise application en pourra tirer des conseils dangereux et des exemples pernicieux; quiconque voudra faire le contraire le pourra aussi aisément. Mais elles ne produiront que de bons fruits si elles sont lues en lieu, en temps convenables, et par les personnes pour qui elles ont été écrites. Quiconque leur préférera son bréviaire aura grande raison; il peut rester tranquille et être persuadé qu'on ne courra pas après lui pour les lui faire lire.

Mais quelques dévotes, qui, malgré l'austérité qu'elles affectent, ne laissent pas quelquefois de se dérider, me diront peut-être qu'il y a des nouvelles que j'aurais dû supprimer. J'en conviens; mais je ne pouvais écrire que ce qu'on racontait, et celles qui racontaient racontaient bien; si j'y avais changé quelque chose, j'aurais donc défiguré le récit. En supposant même, ce qui n'est pas, que j'en sois l'inventeur et l'écrivain, je ne rougirai pas d'avouer qu'il y en a de défectueuses, parce que je sais qu'il n'y a que Dieu qui puisse donner la perfection à ses ouvrages. Charlemagne, qui le premier créa les paladins, n'en put composer une armée entière. Il y a dans tous les objets différentes qualités. Une terre, quelque bien cultivée qu'elle soit, produit toujours parmi les plantes utiles et salutaires quelques plantes parasites et nuisibles. D'ailleurs, puisqu'on s'entretenait avec des femmes, jeunes et simples, comme vous pouvez l'être, Mesdames, n'eût-ce pas été une sottise de se tourmenter pour trouver des choses excellentes et pour mesurer toutes ses phrases.

Au reste, ceux ou celles qui voudront lire des nouvelles ont la liberté du choix. Qu'ils prennent celles qui leur plairont et laissent les autres de côté. J'ai mis en tête de chacune d'elle un titre qui indique leur objet.

Je pense qu'on ne manquera pas de me dire qu'il y en a de trop longues. Je réponds encore une fois que quiconque a autre chose à faire serait un grand sot d'employer son temps à les lire, quand bien même elles seraient fort courtes. Quoiqu'il y ait déjà longtemps que j'ai commencé à les écrire, je n'ai cependant pas oublié que j'ai adressé mon

travail aux personnes oisives. Quand on lit pour passer son temps, peut-il y avoir de lecture trop longue puïsque l'on remplit son objet? Les ouvrages de peu d'étendue conviennent à ceux qui travaillent et qui étudient, non pour passer le temps, mais pour l'employer à leur utilité, beaucoup plus qu'à vous, Mesdames, qui n'avez d'autres occupations que celles que vous donnent les plaisirs de l'amour. Comme aucune de vous n'a étudié, ni à Athènes, ni à Bologne, ni à Paris, il n'est pas étonnant qu'on bavarde un peu plus longtemps avec vous qu'avec ceux qui ont exercé leur esprit dans les écoles.

Quelques-unes me diront que j'ai mis trop de gaieté dans mes discours, et qu'il ne convient pas à un homme grave, comme moi, d'écrire de cette manière. Je dois rendre grâce à ces dames; c'est leur zèle pour ma réputation qui les fait parler ainsi: cependant je vais répondre à leur objection. J'avoue que j'ai du poids, et que j'ai été pesé quelquefois en ma vie; mais j'assure celles qui ne m'ont pas pesé, que je suis léger, et si léger, que je nage toujours sur l'eau sans aller au fond. D'un autre côté, considérant que les sermons de nos prédicateurs sont semés de railleries, de brocards, je n'ai pas craint de les imiter dans un ouvrage écrit pour prévenir les vapeurs des dames. Toutefois, si cela les divertit trop, n'ont-elles pas, pour se faire pleurer, les lamentations de Jérémie, la passion de Notre-Seigneur ou la pénitence de la Madeleine?

Je m'attends qu'on dira que j'ai une langue méchante et venimeuse, parce que je dis quelquefois la vérité aux moines [1]. Je pardonne volontiers à celles qui me feront ce reproche, parce que je présume qu'elles ne le font pas sans raison particulière. Les moines sont en effet de fort bonnes personnes, qui, pour l'amour de Dieu, fuient le travail et la peine, et rendent, en secret, de très importants services aux dames. Si tous ne sentaient pas un peu le bouquin, leur besogne serait beaucoup plus agréable. Je confesse cependant qu'il n'y a rien de stable ici-bas, que toutes les choses y sont dans une perpétuelle vicissitude; ma langue pourrait bien avoir subi le sort commun, quoiqu'une de mes

1. Boccace termine son ouvrage comme il l'a commencé, par apostropher les moines qu'il n'aimait pas.

voisines m'ait dit, naguère, que j'avais la meilleure et la plus douce du monde; et, quand cela arriva, il ne me restait presque plus rien à écrire. Voilà toute ma réponse.

Que chacun dise et croie maintenant tout ce qu'il lui plaira; je me tais. Je remercie celui qui, par son secours, m'a soutenu dans mes travaux et m'a conduit heureusement, à la fin que je m'étais proposée. Je le prie, aimables Dames, qu'il vous tienne dans sa sainte grâce; et si vous avez eu quelque plaisir à la lecture de ces nouvelles, l'auteur se recommande à votre indulgence.

FIN DU DÉCAMÉRON.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND

CINQUIÈME JOURNÉE

Nouvelle I. Le Prodige opéré par l'Amour..... 2
Nouvelle II. L'Esclave ingénieux..... 12
Nouvelle III. Les deux Fugitifs..... 19
Nouvelle IV. Le Rossignol..... 26
Nouvelle V. Les deux rivaux..... 31
Nouvelle VI. L'heureuse rencontre..... 37
Nouvelle VII. Les Amants réunis..... 43
Nouvelle VIII. L'Enfer des Amantes cruelles..... 50
Nouvelle IX. Le Faucon..... 55
Nouvelle X. Le Cocu consolé..... 61

SIXIÈME JOURNÉE

Nouvelle I. Le mauvais Conteur..... 77
Nouvelle II. Le Boulanger..... 78
Nouvelle III. Le Mari avare ou la Repartie..... 82
Nouvelle IV. Le Cuisinier..... 84
Nouvelle V. Rien de plus trompeur que la mine..... 86
Nouvelle VI. La Gageure..... 88
Nouvelle VII. La Femme adultère ou la Loi réformée..... 90
Nouvelle VIII. La Mignarde ridicule..... 93
Nouvelle IX. Le Philosophe épicurien..... 95
Nouvelle X. Le Frère quêteur ou le Charlatanisme des Moines..... 97

SEPTIÈME JOURNÉE

Nouvelle I. L'Oraison contre les Revenants ou la Tête d'âne 114
Nouvelle II. Perronnelle ou la Femme avisée..... 118
Nouvelle III. Les Oraisons pour la santé..... 122
Nouvelle IV. Le Jaloux corrigé..... 127
Nouvelle V. Le Mari confesseur..... 132
Nouvelle VI. La double défaite..... 140
Nouvelle VII. Le Mari cocu, battu et content..... 144
Nouvelle VIII. La Femme justifiée..... 149
Nouvelle IX. Le Poirier enchanté..... 157
Nouvelle X. Le Revenant..... 167

HUITIÈME JOURNÉE

Pages.
Nouvelle I. A Femme avare, galant escroc..... 175
Nouvelle II. Le Curé de Varlongne..... 178
Nouvelle III. L'Esprit crédule..... 183
Nouvelle IV. Le Présomptueux humilié..... 190
Nouvelle V. La Culotte du Juge..... 195
Nouvelle VI. Le Sortilège ou le Pourceau de Calandrin. 198
Nouvelle VII. Le Philosophe vindicatif ou la Coquette cruellement punie..... 204
Nouvelle VIII. Cornes pour cornes..... 226
Nouvelle IX. Le Médecin joué..... 230
Nouvelle X. La Trompeuse trompée..... 245

NEUVIÈME JOURNÉE

Nouvelle I. Les Amants éconduits..... 259
Nouvelle II. Le Psautier de l'Abbesse..... 265
Nouvelle III. L'Avare dupé ou l'Homme gros d'enfant.. 268
Nouvelle IV. Le Valet joueur..... 272
Nouvelle V. Le Sot amoureux dupé..... 275
Nouvelle VI. Le Berceau..... 282
Nouvelle VII. Le Songe réalisé..... 286
Nouvelle VIII. A bon rat bon chat..... 288
Nouvelle IX. Les Conseils de Salomon..... 291
Nouvelle X. La Jument du compère Pierre..... 296

DIXIÈME JOURNÉE

Nouvelle I. Messire Roger..... 301
Nouvelle II. Guinot de Tacco..... 304
Nouvelle III. Mitridanes et Nathan..... 308
Nouvelle IV. L'Amant généreux..... 314
Nouvelle V. Le Jardin enchanté..... 320
Nouvelle VI. Les Pêcheuses..... 324
Nouvelle VII. Le roi Pierre d'Aragon..... 329
Nouvelle VIII. Les deux Amis..... 335
Nouvelle IX. Saladin..... 351
Nouvelle X. Grisélidis ou la Femme éprouvée..... 365
Conclusion..... 379

9939-9-11. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie.

EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL

DE LA

LIBRAIRIE ERNEST FLAMMARION

PARIS, 26, Rue Racine, 26, PARIS

COLLECTION IN-18 JÉSUS

Les Meilleurs Auteurs Classiques

Français et Étrangers

à **95** centimes le volume broché. Relié toile : **1** fr. **75**

VOLUMES PARUS

ARISTOPHANE, Théatre. . . . . 2 vol.
BEAUMARCHAIS, Théatre. . . . . 1 vol.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, Paul et Virginie . . . . . 1 vol.
BOCCACE, Le Décaméron . . . . . 2 vol.
BOILEAU, Œuvres poétiques et en prose . . . . . 1 vol.
BOSSUET, Oraisons Funèbres. . . . . 1 vol.
— Discours sur l'histoire universelle . . . . . 1 vol.
BRANTOME, Les Dames Galantes . . . . . 1 vol.
CAMOENS, Les Lusiades . . . . . 1 vol.
CASANOVA (Jacques), Mémoires . . . . . 6 vol.
CERVANTES (Michel), Don Quichotte . . . . . 2 vol.
CESAR (JULES), Commentaires sur la Guerre des Gaules. . . . . 1 vol.
CHATEAUBRIAND, Atala, René, Le Dernier Abencérage . . . . . 1 vol.
— Génie du Christianisme . . . . . 2 vol.
CHÉNIER (André), Œuvres poétiques. . . . . 1 vol.
COMTE (AUGUSTE), Philosophie positive. . . . . 4 vol.
CORNEILLE, Théatre. . . . . 2 vol.
DANTE, La Divine Comédie. . . . . 1 vol.
DESCARTES, Discours de la Méthode, Méditations métaphysiques . . 1 vol.
DIDEROT, La Religieuse ; Le Neveu de Rameau . . . . . 1 vol.
ESCHYLE, Théatre . . . . . 1 vol.
FENELON, Télémaque. . . . . 1 vol.
— Éducation des Filles ; Lettre a l'académie. . . . . 1 vol.
FOË (DANIEL DE), Robinson Crusoé . . . . . 1 vol.
GŒTHE, Werther, Faust, Hermann et Dorothée . . . . . 1 vol.
GRIMM (Frères), Choix de Contes . . . . . 1 vol.
HOMÈRE, Iliade . . . . . 1 vol.
— Odyssée . . . . . 1 vol.
KANT (EMMANUEL), Critique de la Raison pure. . . . . 2 vol.
KLEIST, KOTZEBUE, LESSING, La Cruche cassée, La petite Ville Allemande, Minna de Barnhelm. . . . . 1 vol.
LA BRUYERE, Caractères . . . . . 1 vol.
LA FAYETTE (Mme de), Mémoires, Princesse de Clèves . . . . . 1 vol.
LA FONTAINE, Fables. . . . . 1 vol.
— Contes. . . . . 1 vol.
LA ROCHEFOUCAULD, Maximes . . . . . 1 vol.
LEIBNIZ, Nouveaux essais sur l'entendement humain. . . . . 1 vol.
LE SAGE, Histoire de Gil Blas de Santillane. . . . . 2 vol.

HUITIÈME JOURNÉE

Pages.

Nouvelle I. A Femme avare, galant escroc..... 175
Nouvelle II. Le Curé de Varlongue..... 178
Nouvelle III. L'Esprit crédule..... 183
Nouvelle IV. Le Présomptueux humilié..... 190
Nouvelle V. La Culotte du Juge..... 195
Nouvelle VI. Le Sortilège ou le Pourceau de Calandrin. 198
Nouvelle VII. Le Philosophe vindicatif ou la Coquette cruellement punie..... 20
Nouvelle VIII. Cornes pour cornes..... 22
Nouvelle IX. Le Médecin joué..... 23
Nouvelle X. La Trompeuse trompée..... 24

NEUVIÈME JOURNÉE

Nouvelle I. Les Amants éconduits..... 2
Nouvelle II. Le Psautier de l'Abbesse..... 2
Nouvelle III. L'Avare dupé ou l'Homme gros d'enfant.. 2
Nouvelle IV. Le Valet joueur..... 3
Nouvelle V. Le Sot amoureux dupé..... 3
Nouvelle VI. Le Berceau..... 3
Nouvelle VII. Le Songe réalisé..... 3
Nouvelle VIII. A bon rat bon chat..... 3
Nouvelle IX. Les Conseils de Salomon..... 3
Nouvelle X. La Jument du compère Pierre..... 3

DIXIÈME JOURNÉE

Nouvelle I. Messire Roger..... 3
Nouvelle II. Guinot de Tacco..... 3
Nouvelle III. Mitridanes et Nathan..... 3
Nouvelle IV. L'Amant généreux..... 3
Nouvelle V. Le Jardin enchanté..... 3
Nouvelle VI. Les Pêcheuses..... 3
Nouvelle VII. Le roi Pierre d'Aragon..... 3
Nouvelle VIII. Les deux Amis..... 3
Nouvelle IX. Saladin..... 3
Nouvelle X. Griselidis ou la Femme éprouvée..... 3
Conclusion..... 3

9939-2-11. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie.

Nos

176. LESSEPS (FERDINAND DE). Les Origines du Canal de Suez.
459. LETTRES GALANTES D'UNE FEMME DE QUALITÉ.
66. LEX . . . . . Comment on se marie.
5. LHEUREUX (P.). . . . P'tit Chéri (Histoire parisienne).
8. — Le Mari de Mlle Gendrin.
. LOCKROY (ED.) . . . . L'Ile révoltée.
. LONGFELLOW . . . . Evangéline.
LONGUS. . . . . Daphnis et Chloé.
MAËL (PIERRE) . . . Pilleur d'épaves (mœurs maritimes).
— Le Torpilleur 29.
— La Bruyère d'Yvonne.
— Le Roman de Joël
ISTRE (X. DE). . . Voyage autour de ma Chambre.
ZEROY (RENÉ) . . Souvenirs d'un Officier.
— Vava Knoff.
— Souvenirs d'un Saint-Cyrien.
— La Dernière Croisade.
UBITTE (P.). . La confession posthume
(T.) . . . . La Main aux Dames.
— La Parpaillotte.
— L'Homme à l'Hermine.
— Dona Blanca.
— La Tuile d'or.
— La Prise du bandit Masca.
S). . . . Un coup de Revolver.
Un Mariage de confiance.
Le Boucher de Meudon.
GUY DE). L'Héritage.
Histoire d'une Fille de Ferme.
PITAINE). Le Chef blanc.
Les Chasseurs de Chevelures.
LE) . Ninette.
). . Le Roman Rouge.
Pour lire au Bain.
Monstres parisiens.
Le Cruel Berceau.
Pour lire au Couvent.
Pierre le Véridique, roman.
Jupe courte.
Jeunes Filles.
Isoline.
L'Art d'Aimer.
'Enfant amoureux.
rger-Fleuri.
rice des Dames.
Chair.
ha-Maria.
râce.
roix.
it et le Cœur des Bêtes.
j'étais Petite.

N°		
406.	BAILLY (G. D') . . .	Un cœur d'or.
9.	HALT (Mme ROBERT).	Hist. d'un Petit Homme (ouvr. cour.).
76.	—	Brave Garçon.
91.	—	La Petite Lazare.
417.	—	Battu par des Demoiselles.
68.	HAMILTON.	Mémoires du Chevalier de Grammont
358.	HÉGÉSIPPE MOREAU. .	Le Myosotis.
478.	HEINE (HENRI). . . .	Le Tambour Le Grand.
355.	HENNIQUE (LÉON). . .	Benjamin Rozes.
87.	HEPP (A.).	L'Amie de Madame Alice.
295.	HOFFMANN	Contes fantastiques.
41.	HOUSSAYE (ARSÈNE) .	Lucia.
61.	—	Madame Trois-Etoiles.
119.	—	Les Larmes de Jeanne.
142.	—	La Confession de Caroline.
187.	—	Julia.
433.	—	Mlle de La Vallière et Mme de Montespan.
245.	HUCHER (F.)	La Belle Madame Pajol.
407.	—	Œuvre de Chair.
	HUGO (VICTOR) . . .	La Légende du Beau Pécopin.
13.	JACOLLIOT (L.) . . .	Voyage aux Pays Mystérieux.
56.	—	Le Crime du Moulin d'Usor.
67.	—	Vengeance de Forçats.
200.	—	Les Chasseurs d'Esclaves.
247.	—	Voyage sur les rives du Niger.
261.	—	Voyage au pays des Singes.
445.	—	Fakirs et Bayadères.
81.	JANIN (JULES). . . .	L'Ane mort.
286.	—	Contes.
294.	—	Nouvelles.
97.	JOGAND (M.).	L'Enfant de la Folle.
405.	LACOUR (PAUL) . . .	Le diable au corps.
392.	LAFARGUE (FERNAND).	Les Ciseaux d'Or.
408.	—	Les Amours passent...
443.	—	La fausse piste.
467.	—	Fin d'Amour.
483.	—	Dette d'honneur.
315.	LA FONTAINE	Contes.
284.	LANO (PIERRE DE). .	Jules Fabien.
345.	LAPAUZE (HENRY) . .	De Paris au Volga (couronné).
372.	LA QUEYSSIE (EUG. DE)	La Femme de Tantale.
133.	LAUNAY (A. DE) . . .	Mademoiselle Mignon.
278.	LAURENT (ALBERT).	La Bande Michelou.
383.	LAVELEYE (E. DE) . .	Sigurd et les Eddas.
482.	LEMAITRE (CLAUDE) .	Marsile Gerbault.
437.	LEMERCIER DE NEUVIL	E (L.). Les Pupazzi inédits.
484.	LEMONNIER (CAMILLE).	La Faute de Madame Charvet.
272.	LE ROUX (HUGUES). .	L'Attentat Sloughine.
38.	LEROY (CHARLES) . .	Les Tribulations d'un Futur.
144.	—	Le Capitaine Lorgnegrut.
289.	—	Un Gendre à l'Essai.

N°		
176.	LESSEPS (FERDINAND DE).	Les Origines du Canal de Suez.
439.	LETTRES GALANTES D'UNE FEMME DE QUALITÉ.	
366.	LEX	Comment on se marie.
215.	LHEUREUX (P.). . . .	P'tit Chéri (Histoire parisienne).
288.	—	Le Mari de Mlle Gendrin.
185.	LOCKROY (ED.)	L'Ile révoltée.
459.	LONGFELLOW	Evangéline.
16.	LONGUS.	Daphnis et Chloé.
195.	MAËL (PIERRE) . . .	Pilleur d'épaves (mœurs maritimes).
209.	—	Le Torpilleur 29.
264.	—	La Bruyère d'Yvonne.
334.	—	Le Roman de Joël
33.	MAISTRE (X. DE). . .	Voyage autour de ma Chambre.
40.	MAIZEROY (RENÉ) . .	Souvenirs d'un Officier.
59.	—	Vava Knoff.
148.	—	Souvenirs d'un Saint-Cyrien.
159.	—	La Dernière Croisade.
182.	MARGUERITTE (P.). .	La confession posthume
86.	MARTEL (T.)	La Main aux Dames.
232.	—	La Parpaillotte.
362.	—	L'Homme à l'Hermine.
453.	—	Dona Blanca.
472.	—	La Tuile d'or.
481.	—	La Prise du bandit Masca.
82.	MARY (JULES). . . .	Un coup de Revolver.
173.	—	Un Mariage de confiance.
243.	—	Le Boucher de Meudon.
64.	MAUPASSANT (GUY DE).	L'Héritage.
111.	—	Histoire d'une Fille de Ferme.
479.	MAYNE-REID (CAPITAINE).	Le Chef blanc.
489.	—	Les Chasseurs de Chevelures.
54.	MELANDRI (ACHILLE) .	Ninette.
11.	MENDÈS (CATULLE). .	Le Roman Rouge.
44.	—	Pour lire au Bain.
65.	—	Monstres parisiens.
94.	—	Le Cruel Berceau.
114.	—	Pour lire au Couvent.
154.	—	Pierre le Véridique, roman.
196.	—	Jupe courte.
211.	—	Jeunes Filles.
234.	—	Isoline.
250.	—	L'Art d'Aimer.
266.	—	L'Enfant amoureux.
388.	—	Verger-Fleuri.
90.	MÉROUVEL (CH.). . .	Caprice des Dames.
110.	MÉTÉNIER (OSCAR) . .	La Chair.
227.	—	Myrrha-Maria.
270.	—	La Grâce.
321.	—	La Croix.
170.	MEUNIER (V.)	L'Esprit et le Cœur des Bêtes.
52.	MICHELET (MADAME) .	Quand j'étais Petite.